REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 1 1er Janvier 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Monsieur Paul LEYMARIE

et la rédaction de la *Revue*

ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

A Nos Lecteurs et Correspondants

Au seuil de l'année nouvelle, nous saluons tout d'abord d'un pieux souvenir tous ceux de nos frères qui nous ont précédés dans la grande patrie de l'au-delà pour s'y retremper au milieu d'esprits sympathiques, avant de reprendre, dans une nouvelle incarnation, les luttes terrestres pour le triomphe de leurs idéales aspirations. On nous permettra de ne nommer aujourd'hui, parmi ces « disparus » que deux hommes qui étaient naguère encore à nos côtés : Édouard Grimard et Julien Malgras. Ce dernier était un nouveau venu dans nos rangs, — mais — qui sait? peut-être aussi un ancien et un sage, si l'on mesure sa valeur à l'enthousiasme vraiment mûri et réfléchi que lui causa la subite révélation qui lui fut faite du spiritisme, révélation qu'il eut à cœur d'approfondir et qui lui attira promptement l'estime et la sympathie de tous les penseurs avec lesquels il entra en correspondance, orsqu'il entreprit de publier son beau livre : *Les pionniers du Spiritisme*. C'est pour cet ouvrage, où il s'attacha à faire connaître la pensée de tous ceux morts ou vivants qui se sont donné mission de propager la bonne nouvelle spiritualiste, qu'il amassa les premiers matériaux du Livre d'or qu'il avait rêvé d'écrire. Son labeur et son souvenir ne seront pas perdus.

Quant à notre éminent et vénéré maître Ed. Grimard, est-ce bien nous qui pouvons dire qu'il nous a quittés? A-t-il jamais cessé pour nous d'être le plus érudit, le plus éloquent, le plus prestigieux des collaborateurs? Non

certes ! un tel penseur n'est pas mort, nous pouvons l'assurer ! et nous avons le grand plaisir d'annoncer que, par ses œuvres posthumes, il tiendra longtemps encore une place brillante dans les pages de la *Revue Spirite.*

Et puis déposons un hommage de gratitude sur la tombe récemment ouverte du grand Lombroso qui, après avoir énergiquement combattu le spiritisme, n'a pas craint plus tard, devant l'évidence des faits, de se déjuger et de lui prêter, pour le défendre, l'autorité de son nom et de sa science.

Une pensée aussi et un souvenir émus aux morts de Messine qui, l'année dernière, à l'heure qu'il est, vivaient encore de notre vie tranquille et insouciante.

« Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps,
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant ! regardons sous la terre !
Il faut avoir pitié des morts ! » (V. H.)

N'oublions pas d'offrir, au nom de tous les spirites, notre tribut annuel de reconnaissance à tous nos fidèles et dévoués conférenciers, ainsi qu'aux écrivains toujours plus nombreux qui s'efforcent de montrer l'importance de plus en plus grande que prennent nos doctrines ou qu'elles pourront prendre dans l'avenir, dans toutes les questions religieuses ou morales, sociales ou scientifiques ; et signalons, parmi le flot d'œuvres récentes, écloses comme autant de fleurs au chaud soleil du spiritualisme, les suivantes : *Les voix du tombeau* et *De la ie Vau Mystère*, de notre collaborateur Julien Larroche ; *L'Évangile*, de Sédir ; *Contemplations scientifiques*, de Camille Flammarion ; *Comment on devient spirite*, de Berthe Jouaux ; *Le Christianisme, son Universalité, ses Déviations, son Avenir*, de l'abbé J. A. Petit ; *La Pensée de Jésus*, par M. C. ; et, enfin, *Ève Réhabilitée*, de Claire Galichon, et *Jeanne d'Arc médium*, de Léon Denis, les deux ouvrages les plus récents, nés à la même heure et tous deux inspirés d'un même souffle d'ardent apostolat : l'un réclamant, au nom de la logique et de la justice, l'émancipation complète de la femme ; l'autre exaltant et glorifiant la femme, en des pages incomparables, dans l'héroïne la plus pure et la plus idéale qui ait jamais foulé la terre de France.

Il y a juste un an, à cette même page, que, citant les paroles d'un illustre écrivain, nous parlions de la nécessité de nous transformer nous-mêmes pour transformer le monde, de devenir des hommes nouveaux pour que le monde nouveau soit possible. Cette nécessité nous apparaît encore ; mais nous en voyons une autre qui la complètera : c'est la nécessité de nous

unir. On vient de mettre à l'essai une « entente cordiale » par la prière. Que chacun s'applique à la réaliser. Il y a aussi une ligue en voie de formation. Que tous y prennent leur place ; que tous se tendent fraternellement la main, afin d'être mieux armés et plus forts pour le long combat que nous aurons encore à livrer au mal, à l'ignorance et à l'erreur.

LA RÉDACTION

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

Où allons-nous ?

(*Suite*).

Nous avons tâché de répondre aux trois questions de notre trilogie et c'est au cours des trois réponses qui s'y rattachaient, que s'est déroulée l'histoire de l'âme humaine dont nous avons raconté les efforts, les luttes, les tribulations et aussi la victoire finale. Émouvante histoire s'il en fut jamais... si émouvante, qu'il nous a paru bon de la résumer en quelques pages avant de terminer cette étude. Ce résumé nous le ferons, mais devant combien d'objections ne devrions-nous pas nous arrêter, si nous voulions, avant de conclure, répondre aux sceptiques qui s'obstinent et aux matérialistes qui ne veulent rien entendre ? Bornons-nous donc à la plus importante de ces objections que les réfractaires saint Thomas formulent en ces termes :

— Qu'est-ce donc que cet *Invisible*, au sein duquel nous lancent les occultistes et où nous nous égarons, sans boussole, sans preuves à l'appui, sans contrôle possible ?

— L'invisible, en effet, est bien ici en cause; mais est-il bien vrai que nous y flottions sans boussole, sans preuves et sans guides ?

Donnons la parole aux avocats de la défense, choisis parmi les plus autorisés.

Le grand tort qu'a notre psychologie moderne, dit Carl du Prel, est de ne pas prendre en considération les forces occultes dont nous sommes entourés. Elle n'étudie que celles dont nous avons pleine conscience et c'est pourquoi, n'étant qu'une psychologie physiquement expérimentale, elle ne peut embrasser que la moitié de son domaine, si bien que si nous voulons découvrir quoi que ce soit dans l'invisible, il nous faut le chercher en dehors de nos perceptions exclusivement cérébrales. Que s'agit-il donc de faire? C'est de poser la question devant l'homme considéré comme être occulte et de

chercher à la résoudre par l'emploi de la psychologie occulte qui, seule, prenant pour base de ses investigations le fait indéniable qu'il existe en nous un principe transcendantal, peut établir que, ne participant pas aux infirmités du corps matériel, l'âme ne peut être influencée par la mort qui ne limite que ce qu'il y a de physique dans notre organisme.

Or, quoi qu'en puissent dire physiciens et chimistes, il existe un monde transcendantal, appelé l'Au-delà, tout aussi réel, sinon davantage, que notre monde matériel et dont les lois sont moins exactes et précises que celles qui nous régissent ici-bas. Or, ce sont ces lois qu'étudie l'Occultisme, ainsi que les phénomènes qui s'y rattachent et c'est à cet ordre de phénomènes qu'appartient le Somnambulisme et le Spiritisme, les deux principaux domaines où s'exerce notre *Magie* moderne.

Puisque, par le Somnambulisme, nous pouvons franchir la frontière physique pour entrer dans le monde invisible, pourquoi donc les êtres de l'au-delà ne pourraient-ils aussi bien franchir cette frontière pour entrer en rapport avec nous? Avec le Somnambulisme, nous pénétrons dans le monde des Esprits, avec le Spiritisme, ce sont les Esprits qui pénètrent dans le nôtre. — Telle est l'exacte définition des deux principaux phénomènes de la Magie moderne, et c'est sur cette base nouvelle que doivent reposer nos recherches pour arriver à une conclusion, car c'est ici-bas qu'il faut semer, afin de pouvoir récolter là-haut.

L'absence de toute foi dans les mondes superphysiques, dit de son côté Mme Annie Besant, est plus commune de nos jours que dans les temps antérieurs, plus répandue surtout dans notre Occident que dans les pays de l'Orient. Cette prédominance est due à cette conception erronée que l'homme est un être ne possédant aucune relation possible avec les mondes invisibles. L'homme est considéré comme ne pouvant vivre que dans un seul monde, celui de la conscience en état de veille, alors qu'il vit en réalité dans les trois mondes physique, astral et céleste, dans chacun desquels fonctionne sa conscience d'une manière plus ou moins définie. Or, ces régions invisibles peuvent-elles devenir visibles et pouvons-nous vivre avec elles en rapports harmoniques? Y a-t-il des prophètes, des saints, des mystiques, des voyants par l'intermédiaire desquels ont été réalisées ces possibilités?...

Pour répondre à ces questions, il suffit de se rappeler ce qu'enseignaient les religions du passé et l'on trouvera, dans toutes, l'expression de la même idée dominante, à savoir que « l'univers visible n'est que le simple reflet de l'univers invisible ».

Pour l'Egypte, le monde des phénomènes est l'image du monde réel. Pour l'Inde, l'univers n'est que l'expression fugitive d'une idée divine. Les Hébreux déclarent que Dieu fit l'univers des idées avant celui des formes et le gnostique Philon affirma que Dieu ayant l'intention de faire un univers visible,

créa d'abord l'univers invisible. Pythagore, Platon et leurs disciples répètent la même affirmation.

Voilà ce qu'on enseignait dès les temps les plus reculés et ce qu'enseignent encore aujourd'hui la Théosophie et l'Occultisme. L'évidence de l'invisible sera pendant longtemps encore hors de la portée du plus grand nombre, bien que la minorité capable de la constater aille toujours en augmentant. Les preuves de l'existence de nos relations avec les mondes superphysiques ne deviennent-elles pas de jour en jour plus nombreuses? La clairvoyance, la clairaudience, les prémonitions, les rêves prophétiques, les apparitions de doubles, les formes pensées, les corps astrals commencent à jouer un certain rôle dans la vie ordinaire elle-même et remplissent, jusque dans la grande presse, des colonnes entières... d'où la raillerie a disparu. L'homme qui a étudié les faits de la France hypnotique ne peut plus aujourd'hui regarder les facultés mentales comme le produit des cellules nerveuses du cerveau. Ceux qui ont observé avec persévérance les phénomènes spirites savent que — toutes réserves faites dans les cas douteux — il reste un ensemble de résultats incontestables qui prouvent la présence de forces inconnues de la science, et d'intelligences qui ne proviennent ni des témoins ni des médiums.

D'autre part, l'écriture automatique a été poussée à un point où l'agent ne peut être la conscience cérébrale de l'écrivain. Le transport de la pensée à distance ou télépathie n'est plus sujet de controverse, ayant été établi sur un ensemble de preuves maintes fois réitérées. Les mondes invisibles deviennent donc des mondes « perçus » et leurs forces s'affirment autour de nous par la production d'effets que ne génèrent nullement des causes matérielles. C'est ainsi que les limites de notre sphère physique reculent au point d'empiéter sur celles des régions astrales et que les preuves de toutes natures s'accumulent en si grand nombre, que les matérialistes forcenés d'il y a quarante ans sont en voie de passer à l'état de fossiles préhistoriques, si bien que dans le milieu même des classes intellectuelles, la vie est décidément en train de prendre une nouvelle orientation.

Certes, voilà de catégoriques témoignages ; mais en prévision des éternelles objections des négateurs assermentés, nous n'avons garde de retirer la parole à ceux que nous avons appelés les avocats de la défense. Qu'ils parlent donc et écoutons leurs nobles et fières déclarations.

Il y a dans la vie générale, dit Pythagore, plus que les vies matérielle, végétale, animale, humaine, il y a de plus la vie spirituelle. — Tous les animaux, voire même toutes les plantes... dit Empédocle, ont des âmes invisibles, immortelles qui errent de vies en vies, jusqu'à ce que restituées à leur pureté originelle, elles rentrent dans le sein de la divinité, divines elles-mêmes. — Tout parle dans le monde, dit Eckart, tout prononce le nom de Dieu.

Ce que proclame ma bouche, la *pierre* elle-même le dit et dans la *goutte d'eau*, sommeille un principe divin. — Pour trouver les dernières raisons du mécanisme universel, dit Leibnitz, il faut s'adresser à la métaphysique. Il n'y a rien de mort dans la nature, rien de brut, pas de règne inorganique. La vie est universelle et croire que la vie « nouvelle » ne sera pas rattachée à la vie passée, c'est aller à l'encontre de la loi par excellence, la loi de continuité. — L'homme est immortel, dit Charles Bonnet, tous les philosophes le déclarent, chacun suivant ses conceptions personnelles, mais toutes ces conceptions, il faut les considérer comme des aspects spéciaux d'une vérité partielle dont il s'agit de faire une synthèse générale (au lieu de s'entre-déchirer par la plume ou par l'épée) pour arriver à avoir un aspect supérieur de la Vérité pure et absolue dont on se rapprochera de plus en plus. Qu'on appelle cela du syncrétisme (1), soit, mais c'est le syncrétisme de Philon, des Gnostiques, de Pic de la Mirandole, de Marcile Ficin, de Nicolas Casa et de Giordano Bruno. — Nous avons beau ignorer, dit Émile Barrault, où, comment et sous quelle forme nous revivrons au delà de la tombe, ce qu'il y a de certain, c'est que nous *voulons* être immortels et nul n'ignore la puissance de la volonté. Nous sommes, aujourd'hui et nous serons, demain. Notre essence ne se noie pas plus dans l'ombre, qu'elle ne s'abîme dans la lumière, ce qui a vécu et aimé, vivra et aimera toujours. — Chacun de nous, dit Ballanche, est un être palingénésique qui ignore ses diverses transformations, mais qu'importe? La vie que nous menons sur terre, renfermée entre une naissance apparente et une mort qui ne l'est pas moins, n'est en réalité qu'une manifestation transitoire de notre existence totale. La chrysalide qui fut une chenille rampante, devient l'éclatant papillon pourvu de ses ailes, mais cette métamorphose est purement organique et à ce point involontaire, qu'elle s'opère sans que la chenille y participe en rien. Il n'en est pas ainsi de la chrysalide humaine ; il faut qu'elle se donne à elle-même ses puissantes ailes dont les battements la feront monter, s'élever jusqu'au séjour de l'immortalité. — L'univers, dit Amiel, n'est qu'une irradiation de l'Esprit. Pourquoi n'est-elle pas parfaite? C'est qu'elle est encore inachevée. L'évolution de l'humanité est bien plus près de ses débuts qu'elle ne l'est de sa réalisation, l'immense majorité de notre espèce ne représente que la candidature de l'être humain. Les irradiations de notre esprit ne sont que les faibles miroitements du feu d'artifice perpétuellement tiré par Brahma. Le monde n'est qu'une allégorie, l'idée est autrement plus réelle que le fait ; les contes de fées, les légendes sont aussi vrais que l'histoire car ils en sont les emblèmes transparents. La seule substance en soi, c'est l'âme invisible. Qu'est tout le reste? Ombres, figures, symboles et rêves... Immortelle, positive, seule immuable est la *Conscience*.

(1) Combinaison de systèmes différents.

Qu'importe la brièveté de nos jours ? puisque les générations, les siècles et les mondes eux-mêmes ne font que reproduire, sans fin, l'hymne éternel de la vie dans les milliers de variations qui composent la symphonie universelle. Au sommet de l'Univers, ou plutôt à son centre, trône le Suprême et si l'esprit humain est trop aveugle ou trop faible pour essayer de le chercher... C'est Dieu lui-même qui se dévoile et se révèle à lui. — L'âme, dit Krishna, est indestructible. Celui qui est ne peut cesser d'être. De même qu'elle n'est pas née, son âme ne peut mourir... Invisible, ineffable, immuable, voilà ses attributs.

L'homme, disait Luther, est la larve d'un Dieu.

Eh bien, ne ressort-il pas de tous ces témoignages, une claire notion de cet invisible dont tant d'incrédules s'obstinent à douter? Cet invisible, il est pressenti par les philosophes, manifesté par les voyants, il palpite tout au fond de nous-mêmes et ces palpitations sont celles de cette âme dont nous allons essayer de résumer rapidement l'histoire... Merveilleuse histoire, en vérité, que celle-là! Faut-il s'étonner de ce que de tous les points du monde, de tous les temples, de tous les sanctuaires, soient sorties toutes ces voix qui glorifient cette âme humaine, fille de la Divinité et divine elle-même? Invisible, soit, mais, nous le savons, nullement imaginaire. Ce ne sont pas tels et tels occultistes isolés qui nous ont renseignés, c'est le peuple entier des croyants, c'est la foule des visionnaires qui, de tous temps, en Asie, en Perse, en Égypte et en Grèce, depuis Manou et Zoroastre jusqu'à Hermès et Pythagore qui, tous, nous ont confirmé la même vérité.

Écoutez quelques beaux passages que nous empruntons à Édouard Schuré qui s'est inspiré de toutes ces révélations antiques.

Qu'est-elle cette âme, cette *Psyché* (1), comme l'appelaient les Grecs? Tout d'abord, ce n'est qu'un souffle qui passe, une graine ailée qu'emporte le vent, un pauvre oiseau battu par la tempête et qui émigre de vie en vie ; mais qui, de chute en chute et de catastrophe en catastrophe, à travers des cycles de millions d'années, est devenue la fille de Dieu et ne reconnaît plus d'autre patrie que le ciel.

Voilà pourquoi la poésie grecque, d'un si lumineux symbolisme, a comparé l'âme à l'insecte dont tout le monde connaît les métamorphoses. Combien de fois a-t-elle été chrysalide et combien de fois papillon? Elle ne le saura jamais, peut-être... Mais ce qu'elle sait, c'est qu'elle a des ailes.

Parlons tout d'abord de la chenille rampante, pauvre larve dont on a peine à raconter les tragiques aventures. Dès le jour où « involuant » dans la matière, elle s'est péniblement éveillée dans l'atmosphère épaisse et

(1) Psyché, nom tiré du mot grec *Psuké*, âme, souffle vivant.

lourde de notre monde, la triste Psyché s'est sentie enlacée dans les replis de ce corps qui, jusqu'à l'heure dernière de sa vie terrestre, va lui servir de prison. Voilà qu'elle ne peut plus vivre, respirer, penser, qu'à travers lui et cependant elle sent bien qu'elle en est distincte. A mesure qu'elle se développe, elle sent grandir en elle une lumière tremblotante, quelque chose d'invisible et d'immatériel qu'elle appelle son esprit, sa conscience... car l'homme a le sentiment inné de sa nature complexe, triple, lui semble-t-il, puisqu'il distingue instinctivement son corps de son âme et son âme de son esprit. Mais l'âme captive se débat sous cette double étreinte. Tantôt, le corps s'absorbe à tel point que, ne vivant plus que par ses sensations, par ses passions surtout, elle roule avec lui, ici, dans les remous sanglants que font écumer de bestiales fureurs, ailleurs, dans l'épaisse vapeur de voluptés charnelles, jusqu'à ce qu'elle s'effraie d'elle-même et rougisse de son objection. C'est alors que, dans son épouvante, elle invoque le génie invisible qui l'accompagne toujours, mais dont la voix s'affaiblit et recule et lorsqu'elle la distingue, encore, cette voix lointaine, elle s'élance, veut remonter, quitter la terre et se perd alors dans de telles hauteurs mystiques, que le corps qu'elle oublie la rappelle à lui par ses tyranniques exigences.

C'est ainsi que ballottée entre la matière et l'esprit, la pauvre Psyché cherche vainement le repos, le bonheur que seule pourrait lui procurer la notion de la vérité, c'est-à-dire le sens de la vie. Ne trouvant rien qui dure, écœurée par ses désillusions, chassée comme une feuille au vent, elle doute d'elle-même et d'un monde divin qui ne se révèle à elle que par la douleur qu'elle éprouve de ne pouvoir y atteindre. L'homme n'est-il pas un infirme? Quelle que soit l'étendue de ses connaissances et de ses aspirations, il est enfermé entre deux limites fatales. Ce sont deux portes de ténèbres au delà desquelles il ne voit rien. Si la flamme de sa vie s'allume en entrant par l'une, elle s'éteint en sortant par l'autre... En serait-il de même pour l'âme et sinon que devient-elle? L'abîme noir du néant ne s'ouvre-t-il pas là-bas devant ses yeux exorbités? (Ed. Schuré).

Heureusement qu'à ces questions angoissantes la Doctrine ésotérique a dès longtemps répondu.

Non, cette âme ne retournera pas à la poussière où elle a rampé dans son corps de chenille. Il vient un jour, où les voix célestes dont elle n'entendait plus les appels que par intermittence, s'élèvent plus hautes et plus retentissantes et devant ses yeux ravis, comme devant ceux de Saint-Étienne lapidé par les Juifs(1), s'entr'ouvent ces cieux dont elle a si souvent perdu le souvenir. Sous la tare que lui imprime la matière, réapparaîtra le blason armorial dont elle fut marquée dès son entrée en scène sur le monde. Elle se

(1) *Actes des Apôtres*, VII, 52 à 60.

souviendra de quel foyer elle est sortie à l'état d'étincelle, avec l'injonction de se créer une individualité consciente, et comprendra que c'est justement par toutes les souffrances dont elle se plaint qu'elle parviendra à reconquérir ses divins privilèges. Oui, Psyché se rappellera que c'est dès sa naissance qu'elle a commencé son voyage et que c'est après en avoir suivi la gigantesque parabole, à travers les espaces, les cycles et les règnes, qu'elle sera ramenée au Foyer primordial... spiritualisée, divinisée, *une* avec l'Unité, goutte personnelle dans l'Océan de Vie.

Mais n'anticipons point et revenons aux premiers jours de son involution dans la matière. En remontant en imagination dans les plus lointains abîmes d'un passé immémorial, il nous semble voir cette âme, disons plutôt ce souffle divin, flotter sur la terre à peine refroidie et encore convulsée par les déflagrations de tous les volcans embrasés, comme le faisait cet Esprit dont parle la Genèse, qui planait sur la surface de l'Océan cosmique ondulant dans l'espace.

Que trouva-t-il, cet esprit de vie, sur cette terre embryonnaire ? Rien que des roches, tout d'abord, qui successivement émergeaient, tantôt des flammes, tantôt des eaux. Tandis que du creuset des cratères dont les matières fondues se coagulaient au milieu des tempêtes du ciel et de la terre, sortaient les laves, les basaltes, les porphyres, les granits et autres roches plutoniennes, alors que les roches sédimentaires se déposaient lentement dans les bas-fonds des océans.

Où donc pouvait-elle s'incarner cette pâle étincelle de vie, plus flottante et plus subtile que le plus léger des feux-follets ?

— Puissante, pénétrante, elle s'incorpora dans les minéraux inertes. C'est à son contact, que les cristaux, plus évolués, furent les premiers à frémir... Et à mesure que les cycles s'écoulaient, par millions d'années, elle montait, lentement, mais toujours progressive, sur les degrés de l'incommensurable échelle.

Dans les eaux refroidies naquirent les végétaux cellulaires. Après les protococcus, vinrent les algues, puis les varechs, les fucus et les laminaires gigantesques qui, dans les flots, se tordaient en de longues ondulations. Sous la poussée de cette genèse primitive, dite spontanée, qui venait de créer les végétaux aquatiques, des germes émergèrent des flots et les plantes terrestres firent leur apparition. Sur la surface de l'océan universel, où semblaient flotter, comme d'immenses feuilles de nénuphars, des îles plates qui peu à peu se soudaient en continents fragmentaires, s'étendirent de vastes forêts houillères où s'entremêlaient, s'entrelaçaient, en un prodigieux et magnifique désordre, fougères et palmiers, cycadées, calamites et araucariées... alors qu'au milieu des marécages voisins grouillaient des formes insolites de reptiles gigantesques.

C'est ainsi que sous la pression des énergies primitives, un grand souffle de vie puissant et fougueux se manifesta par la création d'êtres prodigieux, presque fantastiques. Dans la fange des marais, ils s'appelaient mégalosaures, ichthyosaures, ptérodactyles, diplodocus (1) ; sur la terre, ils se dénommaient mégathériums, dénotériums, mastodontes, ours des cavernes, félins de toutes catégories et hyènes colossales... et je vous laisse à penser quels furieux combats se livrèrent et quels flots de sang fit couler tous ces monstres — nos peu vénérables ancêtres — aux mâchoires endentées et aux contorsions formidables.

Oui, c'est dans des flots de sang que commença la vie. Ces haines, ces luttes sauvages n'étaient-elles pas les prodromes de celles qui, plus tard, sous le nom d'égoïsme incoercible et d'ambitions toujours inassouvies, se manifestèrent et se manifestent encore chez les héritiers de ces sauvages précurseurs.

A ce pandémonium de féroces créatures, succéda « l'homme » (*Homo sapiens*, disent les naturalistes)... Mais, est-ce vraiment du nom d'hommes qu'on peut qualifier ces êtres fantastiques, vaporeux et amorphes qui, pendant les deux premières races — nous l'avons dit dans un article précédent — flottèrent à la surface de la terre, puis y roulèrent sous la forme de ces « roues » étranges dont parle Ézéchiel, le visionnaire rétrospectif (I, 15-21)?

Nous ne pouvons guère plus le reconnaître dans les gigantesques bipèdes à forme simiesque qui, au milieu des animaux dont ils étaient entourés, vivaient avec eux dans une bestiale promiscuité — d'où naquit la race des singes, nous affirment les occultistes, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Ce ne fut que dans la troisième race, appelée lémurienne, que le souffle de vie s'étant progressivement épuré, mérita le nom d'âme... ce fut donc là l'origine de notre Psyché qui apparut avec le mental humain ayant fait défaut jusqu'alors. Puis vint la quatrième race, celle des Atlantes où se développa considérablement ce mental et enfin la cinquième qui est la nôtre.

Oh, alors, c'est là que Psyché se manifesta dans sa haute spiritualité. C'est sur la surface entière de notre monde, qu'en resplendit l'éclat. Elle parla par la bouche des Manous, des Zoroastres, de Krishna, de Bouddha, de Jésus, sublimes Instructeurs qui révélèrent le Dieu d'amour, le Dieu Père des hommes.

Les Bibles succédèrent aux Bibles. C'est par torrents que la lumière partant de la haute Asie déferla en flots éblouissants sur l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Grèce et la Palestine. Des dieux, ombres plus ou moins défigurées du Dieu réel, remplirent les Panthéons. Des héros, des rois divins,

(1) Diplodocus semblables à celui dont le prodigieux squelette, de 25 mètres de longueur, vient d'être envoyé par un généreux Américain, à l'un des musées de notre Jardin des Plantes.

des demi-dieux vinrent civiliser les peuples, tandis que du fond des sanctuaires et des Mystères sacrés, émergeait la doctrine spiritualiste qui glorifiant en sa pureté notre Psyché réhabilitée, la déclarait légitime héritière des suprêmes prérogatives.

Il sembla, dès lors, aux vrais croyants, aux initiés, aux fidèles des nouveaux cultes, qu'une nappe de lumière allait s'épandre sur la terre entière. Mais hélas ! il en fallut rabattre, si bien que les Gnostiques qui, dans leur philosophie religieuse, s'étaient efforcés de faire ressortir tout ce que renfermait de spiritualité la doctrine du Verbe, furent les derniers propagateurs des vérités divines.

N'est-ce pas alors que surgirent les dogmatisants, les discuteurs, les prêtres non pas seulement de l'Église, mais des églises rivales ? Sous la brume asphyxiante que jeta sur le monde le sacerdoce militant, sous les foudres que se lancèrent réciproquement les papes de Rome et les papes de Byzance, s'affaiblirent et s'éteignirent les dernières lueurs. C'est vainement que la pauvre Psyché se réfugia dans les Catacombes, elle n'en vit pas moins de là le sang des martyrs rougir l'arène du Colisée et c'est alors qu'elle se voila la face : quand elle vit les peuples ignares et superstitieux s'incliner et abdiquer toute personnalité, toute conscience, sous l'autocratie de la Rome papale, qui pendant deux mille ans les asservit et les exploita... alors surtout qu'elle vit le Christianisme se renier lui-même et de persécuté qu'il était, devenir persécuteur à son tour, en s'emparant des pouvoirs de l'État, dans un but exclusivement politique. Par un renversement inouï de toutes choses, ne fût-ce pas la papauté, dite chrétienne, qui se fit la pourvoyeuse de l'Inquisition sanglante, laquelle, par le fer et le feu, martyrisa pendant des siècles les derniers représentants de la Psyché désemparée ? Pendant tout le cours du moyen âge ténébreux, l'œil effaré de l'homme ne vit plus, en fait de lumière, que les sinistres lueurs des bûchers, appelés par une atroce ironie, des *auto-da-fé*, c'est-à-dire des « actes de foi » ! Et c'est pendant mille ans, que se poursuivit cette orgie sans pareille dont nul historien ne pourra jamais dénombrer les scandaleux excès.

Désormais, nulle voix ne se fit entendre, ni des cimes de l'Himalaya, ni des sommets du Thabor ; nul souffle vivifiant ne vint ni des plaines indoues, ni des vallons de la Palestine. Pour l'Europe, l'Inde ne fut plus qu'un mythe, l'Égypte, qu'un sphinx envahi par les sables, la Grèce, qu'un souvenir historique, où surnageaient, sous la simple auréole d'une gloire militaire, les noms retentissants de Salamine, de Platée, de Mycale et de Marathon.

Mais, en revanche, quelle auréole resplendissait sur le Vatican ! Les papes tout puissants tenaient courbés sous leurs foudres les rois et les empereurs qui, tous, tremblaient au seul nom de Canossa... Tandis que Messire Sata-

nas, l'un de leurs agents, tenait cour plénière — véritable cour des miracles — au sein des populations affolées qui n'avaient plus d'applaudissements que pour les bouffonneries tragi-comiques que jouaient sur les tréteaux du Tabarin, aux pieds fourchus, des hordes de sorcières échevelées et quelque peu épileptiques.

Heureusement qu'arriva la Renaissance. Cette Grèce dont on avait depuis si longtemps oublié les Mystères et leur doctrine spiritualiste se révéla par son art, sa littérature, sa philosophie surtout... et il ne fallut rien moins que cet éclair pour galvaniser l'humanité hypnotisée. Ce qu'il fallut, aussi, ce fut le martyre de la « libre pensée ». La possédons-nous à l'heure où nous sommes ? Non, pas entièrement, puisqu'il y a encore sur un trône — trône de plus en plus hypothétique — un homme qui s'arroge le droit de maudire la lumière et de frapper avec les tronçons de sa foudre ébréchée ceux de ses sujets qui osent lever la tête et crient à leurs frères encore asservis de se ressaisir, de se réveiller de leur léthargie...

N'importe, la victoire est à nous. De l'horizon noir, des lueurs ont jailli. De la chrysalide où l'avaient fait rentrer les hommes de ténèbres, Psyché vient de ressortir, secouant ses ailes impatientes de remonter vers la lumière. Des souvenirs lui sont revenus de ce qu'autrefois l'on avait écrit pour elle. Elle se rappelle ces jolies légendes que lui racontaient les poètes de la Grèce. C'est jusque dans leurs mythologies qu'elle retrouve tels fragments de la vérité qu'avaient cachés les Sages qui savaient et qui savent encore que ce n'est que par des paraboles que se font les révélations, que ce n'est que par des images que se donne l'enseignement, par les yeux de ceux qui veulent voir avant d'accepter, et toucher avant de croire... Toujours comme saint Thomas.

Et puis, ô merveille heureuse et bénie! Voici que la science a consenti à parler. Ce sont des savants, les plus grands savants du monde qui ont bien voulu soulever quelques-uns des voiles d'Isis. C'est avec toute l'autorité de leur savoir, de leurs études, de leurs expériences tant de fois répétées, qu'ils ont confirmé ce qu'avaient à peine balbutié les croyants d'autrefois. La Nature, elle-même — autre nom d'Isis — s'est prêtée au retour de ce printemps nouveau qui fait éclore tant de fleurs et promet tant de fruits. L'espace a renoncé à son intransigeance, il se laisse traverser par les voyants et les clairaudients. Les distances s'abrègent. La matière, elle-même, frissonnante devant la puissance inattendue des physiciens et des chimistes, se fait transparente en pénétrant de mystérieux rayons. C'est en vainqueurs que les fluides parcourent les milieux qui leur barraient le passage, si bien que la pensée, cette force toute puissante de l'âme, vole d'un bout de l'horizon à l'autre, franchissant l'atmosphère et traversant le fond des mers.

Si les Invisibles se cachent à nos yeux, leurs voix se font entendre. *L'Au-*

delà n'est plus qu'une locution adverbiale qui n'implique d'aucune façon l'idée d'une chose infranchissable. Le visible et l'invisible s'interpénètrent, nous environnent et forment de tous les mondes une sphère nouvelle, unique, homogène dont nous sommes les hôtes et les habitants à demeure. « L'Univers visible flotte dans le ciel » ainsi que s'exprime Jean Reynaud, et nous tous sommes les citoyens de cet Univers, tous frères et enfants du même Père céleste.

Oui, nous sommes *Un*, un avec le Père, un, avec nos frères de toutes les humanités, Fraternité, solidarité sont deux termes inséparables. C'est parce que chacun de nous sait qu'il est une personnalité, qu'il est « soi-même », que nous avons le droit et le devoir de nous associer tous ensemble pour la réalisation de l'œuvre par excellence, l'œuvre divine de l'évolution universelle. « L'association fait la force », dit un proverbe vulgaire, or cette force c'est la Vie et la Vie n'est complète que par l'unité qui en constitue l'essence. De chaque être à chaque être, se fait un rayonnement qui, sans en diminuer aucun, les complète par réciprocité... et cette réciprocité qu'est-elle sinon l'amour? L'Océan n'est qu'un amas de gouttes, mais sans l'association de ces gouttes, l'Océan existerait-il? Or la Vie est un océan et c'est c'est parce que chaque goutte peut dire : *moi*, que toutes ensemble peuvent dire : nous sommes l'Océan.

C'est donc par la solidarité seule, que nous pouvons établir, réaliser en sa plénitude cette UNITÉ que réclament toutes les voix d'en haut. Cette unité, à la vérité, ne pourra s'effectuer que dans l'invisible, dans le ciel, dans le Nirvana final; mais cela implique-t-il que nous ne devions pas, dès ici-bas, préparer cette ère transcendante? Non, car il semble que cette grande idée, la plus haute que puisse concevoir l'intelligence, disons plutôt la Conscience humaine, commence à être pressentie, entrevue, par les populations de la terre.

Ne parle-t-on pas, toujours, d'en finir avec les haines et les rivalités politiques? N'est-il pas toujours question, dans tous les congrès de paix universelle, de confédérations futures que garantirait de toute tentative hostile un tribunal d'arbitrage permanent? Ne semble-t-il pas que va bientôt s'étendre sur la surface de la terre une vague de vie spirituelle impliquant l'emploi de procédés, au moyen desquels les peuples sauraient désormais orienter leur marche et faire fonctionner dans la paix et la liberté les rouages d'un organisme social perfectionné? N'est-ce point, enfin, une civilisation nouvelle qui s'avance et dont les pas résonnent déjà sur le seuil de notre monde attentif et frémissant d'une vague espérance?

Nous n'ignorons certes pas que tous, au milieu de ces beaux sentiments de concorde et de pacification, construisent, de jour en jour, de plus puissants cuirassés, des canons plus formidables, des fusils à tir plus rapide...

Oui, c'est bien entendu ; mais n'est-ce pas là cet « envers » que l'on retrouve dans chacune des choses humaines ? Ceux-là, même, qui travaillent à rendre irrésistibles tous les moyens de défense, sinon de conquêtes, ne disent-ils pas que c'est pour « tuer la guerre » qu'on s'efforce de la rendre de plus en plus destructive ?

Somme toute, c'est peut-être là qu'est la vérité. Lorsque deux armées, composées de millions d'hommes, auront l'absolue certitude que quelques heures suffiront pour que tous les belligérants jonchent le sol de leurs cadavres... peut-on vraiment s'imaginer qu'ils aillent de gaîté de cœur au-devant d'un aussi formidable massacre ? — Et n'est-ce pas alors qu'on pourra supprimer les frontières ?

Quand s'opérera ce prodige ? Pas de longtemps encore, sans doute ; mais tout nous pousse incontestablement vers cette inéluctable et heureuse nécessité. — « Je ne puis oublier, disait, il y a quelque temps, un diplomate d'outre-Rhin des plus autorisés, la parole prononcée il y a plus de vingt ans, par Bismarck lui-même : « on sait bien où commence une guerre, « mais on ne peut jamais savoir où et comment elle pourra finir. » Eh bien, cette parole, pour moi, résume la pensée intime de tous les hommes politiques de notre époque. Cette incertitude, les gouvernements la connaissent déjà et les peuples, qui généralement ont le cœur plus léger que les gouvernants, commencent à la pressentir. »

C'est ainsi que naîtra, tout d'abord, non par amour, encore, mais par la force des choses, la tolérance des nations limitrophes. Et lorsque la race humaine délivrée des soucis de la guerre pourra employer, pour l'augmentation du bien-être des peuples, les milliards que leur coûte cette odieuse et fatale préoccupation, c'est alors que l'homme, libéré de son égoïsme et de ses haines, pourra s'élever de quelques degrés sur l'échelle ascensionnelle.

Qu'ajouter encore, sinon que c'est l'invisible qui se rapproche du visible et que l'âme humaine, dont l'invisible est la patrie, pourra s'y épanouir, plus tard, dans la mesure de ses pouvoirs acquis et de sa perfectibilité.

C'est alors que viendra, même sur terre, cet « âge d'or » que les poètes ont eu le tort de placer à l'origine du monde. La matière vaincue abdiquera devant l'esprit dominateur. Aux peuples vieillis dans leur incrédulité, succèderont des races jeunes, affranchies des préjugés et des superstitions dont nous a rendus si longtemps esclaves un atavisme irréductible.

Fraternité, Solidarité, Justice, Amour, telle sera la devise d'une humanité nouvelle que dirigera notre Psyché émancipée et c'est, sous les rayons du Soleil spirituel, que le Papillon céleste étendra toutes grandes ses ailes lumineuses qui, dans l'azur des espaces éthérés, pourront planer et évoluer en leur vol infatigable.

ED. GRIMARD.

Jeanne d'Arc Médium

Léon Denis, ce travailleur infatigable, cet apôtre qui par ses écrits et ses conférences a rendu de si éminents services à l'idée spiritualiste, vient de faire paraître un beau livre qui éclaire d'un nouveau jour la grande figure de Jeanne d'Arc.

Ce livre dans lequel on trouve à chaque page le souffle du plus ardent patriotisme, sera lu avec le plus grand intérêt, non seulement par les spirites, mais aussi par tous les bons Français, admirateurs de l'héroïne qui a contribué si puissamment à la formation de la Patrie.

Le récit de la vie si pleine de merveilles de Jeanne a séduit un grand nombre d'écrivains non seulement en France, mais encore à l'étranger. Michelet, Henri Martin, Lamartine, Quicherat, Guizot, Henri Vallon ont consacré d'admirables pages à la sainte de la Patrie. En Angleterre, en Italie, en Allemagne de nombreux auteurs ont exalté l'héroïne et le grand Schiller l'a glorifiée dans une de ses plus belles tragédies. Le succès de cette pièce fut immense, et le monologue de la scène IV du prologue que l'auteur met dans la bouche de Jeanne est resté classique en Allemagne.

***

Jusqu'à ces derniers temps la figure de Jeanne avait été respectée par tous. Voltaire dans sa haine du clergé, des dogmes et de la superstition, avait vainement essayé de la salir. Malgré ses attaques ignobles, la vierge de Domrémy était restée la plus pure figure de notre histoire.

Mais lorsque l'Église, pour avoir une sainte populaire, décida que Jeanne serait placée sur les autels, le parti avancé commença une campagne des plus vives contre la nouvelle bienheureuse. Il paraît étonnant au premier abord que des politiciens, qui font profession de matérialisme, puissent s'émouvoir parce que l'Église aura mis une sainte de plus dans le calendrier. Mais il y avait là une autre question.

Déchristianiser la France et éteindre les étoiles, ne sont pas choses bien aisées, même pour des ministres, et il fallait aider ces derniers dans cette besogne difficile.

Le triomphe de Jeanne, de celle qui disait avoir entendu des voix, était un grand succès pour l'idée spiritualiste, et cette idée, il fallait la combattre par tous les moyens. Journaux, brochures, conférences furent mis en œuvre pour lutter contre ces détestables idées, et la Loge « clémente amitié » adressa à tous les députés francs-maçons du Parlement une injonction d'avoir à voter contre l'institution d'une fête de Jeanne d'Arc. Les députés obéirent, et la loi, votée par le Sénat, fut repoussée par la Chambre

en 1898. Après cette décision qui fut une honte pour la Chambre de cette époque, certains écrivains continuèrent leurs attaques contre la mémoire de Jeanne, et l'un d'eux, M. Anatole France, voulut joindre à son bagage littéraire, une histoire de Jeanne d'Arc. Il y a consacré deux volumes dans lesquels il cherche, avec « son ironie perfide et ses subtiles moqueries », à rapetisser la figure de Jeanne et à la rendre ridicule.

L'auteur n'a pas obtenu le succès qu'il espérait. Des historiens (1) ont fait ressortir toutes les erreurs et toutes les inexactitudes de cette prétendue histoire qui n'est qu'un roman. Des écrivains militaires ont montré la légèreté avec laquelle M. France traite les opérations dirigées par Jeanne à laquelle dit-il « il est ridicule d'attribuer le moindre talent militaire ». Il feint d'ignorer tout ce qui a été écrit à ce sujet par des gens du métier, toute l'admiration suscitée par les talents dont elle a fait preuve dans toutes les opérations qu'elle a dirigées.

Le grand général russe Dragomirow après avoir raconté la campagne de la Loire écrit ceci :

« Résultat pour les cinq jours, deux assauts et une bataille ; voilà qui « n'eût point déparé la gloire de Napoléon lui-même, et voilà ce que Jeanne « savait faire quand on ne l'entravait pas. »!!!

Un historien anglais Andrew Lang (2) refuse à M. France toutes les qualités de l'historien et il lui reproche d'avoir écrit un livre qui est « un mé- « lange de vaines hallucinations, de contradictions manifestes, et de réfé- « rences à des sources qui tantôt ne disent rien de ce qu'il prétend y « découvrir, et tantôt nous affirme exactement le contraire ». A l'appui de ses dires, M. Lang donne la liste de quatre-vingts erreurs (citations tronquées ou truquées, ou mal comprises, ou inventées, etc.,) qu'il a relevées dans son livre. Il est assez curieux de voir un historien anglais défendre ainsi notre Jeanne contre les attaques d'un auteur français. C'est, comme le dit Étienne Charles, une fâcheuse aventure pour le renom de l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard*.

A côté de ces attaques insidieuses on en trouve de grossières et de brutales comme celle de M. Béranger directeur du journal l'*Action*. Les lecteurs du livre de Léon Denis pourront lire une page de ce publiciste qui se termine par ces mots : « cette vierge stérile n'aime que la religion et l'armée, l'huile « sainte et l'arquebuse. Donc à bas le culte de Jeanne d'Arc ! A bas la « légende empucelée ! A bas toute hystérie contre nature et contre raison « qui paralyse l'humanité au profit d'une dynastie ! »

Je ne parlerai que pour mémoire d'un obscur professeur qui, pour sortir

(1) M. Luchaire, professeur à la Sorbonne (*Grande Revue* du 25 mars 1908).
M. Funck-Brentano (*Revue hebdomadaire*, 4 juillet 1908).
(2) *La Jeanne d'Arc* de M. Anatole France.

de l'ombre, a voulu lui aussi donner un coup de sa petite pioche à la statue marmoréenne de Jeanne d'Arc, et on se souvient des troubles provoqués par ces attaques injustifiées. La jeunesse française répondit comme elle le devait, et rejeta les idées malsaines qu'on voulait lui imposer.

On trouvera tous ces faits détaillés dans l'ouvrage de Léon Denis : mais j'ai voulu en dire quelques mots pour montrer que ces attaques loin de diminuer — comme on le croyait, — la grande héroïne, l'ont au contraire agrandie, en réveillant son souvenir dans tous les cœurs français. La figure de la *Bonne Lorraine* loin d'avoir été voilée par ces infâmes libelles, resplendit aujourd'hui du plus pur éclat.

Ces attaques sont venues à leur heure. Au milieu des tristes moments que nous traversons, alors que toutes les grandes idées qui sont la vie des peuples semblent disparaître dans un brutal matérialisme, il était bon que des circonstances vinssent nous rappeler que nous ne devons pas laisser éteindre dans nos âmes les deux grandes passions de Jeanne : *l'amour de Dieu et l'amour de la Patrie.*

Jeanne n'était pas une malade ; elle ne nous a pas trompés quand elle nous parlait de ses voix, et ce n'est pas dans le cerveau d'une bergère de quinze ans qu'a pu naître l'idée de délivrer son pays. Jeanne était une inspirée, un médium qui a toujours été soutenu par les invisibles et c'est ce que Léon Denis nous montre dans son si remarquable ouvrage.

Comme il le dit dans l'introduction, qu'on devra lire attentivement, c'est, affranchi de toute préoccupation de parti, de tout souci de plaire ou de déplaire, dans toute l'indépendance de sa conscience, qu'il vient nous parler de Jeanne d'Arc, et qu'il va rechercher le mot du mystère qui plane sur cette destinée incomparable.

Et le mot de ce mystère, il l'a trouvé.

***

Après nous avoir dépeint la situation de la France au XV^e^ siècle, il nous montre l'Anglais occupant presque tout le territoire : — partout la ruine et la dévastation, la France frappée au cœur : nulle puissance terrestre ne pouvant sauver ce malheureux peuple qui s'abandonne découragé. C'est alors que les puissances invisibles protectrices de la nation qui ne doit pas périr font surgir de son sein un sauveur.

Ce sauveur fut Jeanne d'Arc. Et Léon Denis nous fait assister à l'enfance de l'héroïne, à ses premières visions, aux premières exhortations que lui donnent ses voix : « Il faut que tu ailles au secours du Dauphin afin que par toi il recouvre son royaume ». Ses entretiens avec ses guides deviennent de plus en plus fréquents : « Va, nous t'aiderons » répétaient-ils sans cesse. Et enfin un jour, Jeanne part, sans dire adieu à son père et à sa mère pour qu'ils n'ébranlassent pas sa résolution.

Et ces voix vont continuer à se faire entendre pendant toute sa courte mais si héroïque carrière. — Ce sont ces voix qui la soutiendront et la réconforteront au milieu des souffrances physiques et morales qu'elle aura à supporter. — Ce sont ces voix qui lui donneront la présence d'esprit et le raisonnement lucide pour répondre aux questions malveillantes des docteurs, et qui lui permettront d'annoncer à l'avance des événements de la plus grande importance: — Ce sont ces voix qui lui donneront l'intuition de la tactique à employer et des décisions à prendre pour battre l'ennemi, — décision toujours des plus sages, des plus justes, et qui font l'admiration de tous les militaires qui ont étudié cette campagne. — Ce sont ces voix enfin qui la suivaient jusqu'au bûcher et qui, au milieu des flammes lui feront entrevoir le magnifique avenir réservé à tous ceux qui acceptent de venir sur cette terre pour se dévouer à une grande cause. — Au moment où les flammes allaient l'atteindre, elle prononça ces paroles entendues par ceux qui étaient près de l'échafaud: « oui mes voix étaient bien de Dieu : mes voix ne m'ont pas trompée ».

***

Et maintenant, l'auteur se demande quelles étaient ces voix? Quelles étaient les personnalités invisibles qui inspiraient Jeanne et la dirigeaient? Devons-nous croire que sainte Marguerite et sainte Catherine furent réellement ses inspiratrices ? Non, reprend Léon Denis. Il est même à peu près certain que ces saintes n'ont jamais existé.

Mais les intelligences invisibles qui étaient appelées à diriger les événements, ont pris le nom de ces saintes pour donner une plus grande confiance à Jeanne. Elle avait longtemps prié devant leurs statues qui décoraient l'église de Domrémy, et il était certain qu'elle accepterait avec bonheur les conseils qui lui seraient donnés par ces saintes qu'elle avait si souvent invoquées.

Les intelligences qui avaient pour mission de sauver la France à cette époque devaient chercher à entrer le plus possible dans la mentalité du sujet qu'ils avaient choisi pour lui inspirer confiance et le préparer au rôle qui lui était dévolu.

« Nous devons voir en elles des entités supérieures qui résument, concen-
« trent, mettent en action les forces divines aux heures où le mal s'étend
« sur la terre, lorsque les hommes, par leurs agissements, entravent ou
« menacent le développement du plan éternel. »

Telle est l'explication que donne Léon Denis — elle est absolument juste. — Les spirites savent du reste que les noms que se donnent les invisibles n'ont aucune importance.

***

Après avoir indiqué le caractère des révélations faites à Jeanne, l'auteur nous fait assister à la prodigieuse épopée de la vierge guerrière et à ses glorieuses étapes d'Orléans à Reims.

Jargeau, Patay, Troyes, Châlons. — Il nous décrit les assauts et les batailles les longues chevauchées derrière l'étendard blanc fleurdelysé d'or : puis les splendides fêtes du couronnement, et l'enthousiasme indescriptible qui animait le peuple et l'armée. L'allégresse était universelle. Tous sentaient instinctivement que quelque chose de grand se passait, et que l'épouvantable misère qui pesait depuis si longtemps sur le pays de France, l'anarchie, les brigandages, les massacres, la peste, la famine, que tous ces maux allaient disparaître grâce à cette sainte envoyée par le ciel.

***

Après le couronnement, le rôle de Jeanne semble fini, et nous voyons alors la jalousie des chefs de l'armée et l'indolence si coupable de Charles, l'oubli de tous les services rendus, annihiler peu à peu l'influence et paralyser tous les actes de celle qui venait de les sauver.

C'est ainsi, dit Léon Denis, que s'accomplit une des plus grandes infamies de l'histoire. Le salut du pays qui aurait dû être immédiat fut retardé de plusieurs années.

Ce qui va suivre est d'une poignante tristesse. C'est le siège de Compiègne, la capture de Jeanne grâce à la trahison, puis les cachots de Rouen, la passion douloureuse qui dura six mois, le procès infâme et le bûcher, (30 mai 1431).

Toutes ces douleurs sont décrites dans un style des plus clairs, des plus élevés, des plus lumineux, qui entraîne le lecteur dans une émotion sans cesse renouvelée. Léon Denis n'a jamais écrit de plus belles pages.

***

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur de Jeanne d'Arc va nous décrire les missions de l'héroïne. Il prend d'abord l'idée de patrie et il nous montre que cette idée vague, confuse et presque inconnue jusqu'alors, va prendre corps et se répandre dans les masses. C'est la haine de l'ennemi, ce sont ces paroles que répétait Jeanne « qu'il fallait bouter les Anglais hors de France » qui ont fait naître dans les cœurs le sentiment patriotique. Avec ce sentiment sont nées les idées d'union et de solidarité entre les différentes parties du pays.

Jeanne après sa mort continuera à communiquer au peuple l'espérance, le courage et l'énergie. Les Anglais perdront successivement Paris, la Normandie et la Guyenne ; et en 1453 il ne leur restera plus que la ville de Calais. Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis le honteux

traité de Troyes, et la France était délivrée. Jamais l'histoire n'avait eu à enregistrer des événements aussi extraordinaires.

***

Dans le chapitre suivant l'auteur fait remarquer que si Jeanne ne nous a pas apporté, la première, les notions d'humanité, elle n'a cessé de faire entendre à tous ces soudards brutaux qui avaient fait de la guerre une œuvre de rapine et de brigandage, le langage de la pitié et de la bonté. Dans toutes les occasions elle fut bonne, douce, compatissante aussi bien à ses soldats qu'à ses ennemis. Et après toutes les actions de guerre, elle exigeait que la vie de tous les prisonniers fût respectée.

***

Au point de vue religieux, Jeanne observe les rites et les pratiques de son temps. Mais elle se montre toujours d'une indépendance complète. Ce n'est pas à l'Église qu'elle obéit, c'est à ses voix. Sa communion avec le monde invisible est constante, et les prêtres n'eurent aucune influence sur elle « De croire à mes révélations disait-elle à Rouen, je n'en demande pas con- « seil à évêque, curé ou autre. » L'inspirée n'agit que sur l'ordre d'en haut et elle ne fait rien sans consulter les puissances invisibles.

Jeanne en somme, était fort peu orthodoxe : elle ne voulut jamais se soumettre à l'Église, et on comprend que le clergé du XV^e^ siècle l'ait considérée comme une sorcière possédée du démon. Le clergé de nos jours, en mettant Jeanne sur les autels, a condamné les erreurs d'autrefois et a ainsi admis la communication — *même pour les questions purement temporelles* — entre le monde visible et le monde invisible. Le fait est grave et mérite d'être retenu.

***

Ainsi, l'amour de Dieu et la confiance absolue dans ses envoyés, — l'amour de cette patrie qu'elle venait de créer, — les sentiments de générosité, de douceur, d'humanité qu'elle répand autour d'elle, — tels sont les grands exemples que nous a laissés l'héroïque inspirée, et que Léon Denis fait ressortir à chaque page de son œuvre magistrale.

Lisez donc cette œuvre, — lisez-la tous, spiritualistes et patriotes, quelles que soient vos idées politiques ; — cette lecture fortifiera votre croyance, augmentera, si c'est possible, votre amour pour la Patrie, et vous donnera une confiance absolue dans son avenir. Vous serez convaincus que, quelle que soit l'âpreté de la lutte qui se prépare entre l'Esprit et la Matière, entre le Bien et le Mal, notre race conservera toujours la première place qu'elle a toujours occupée à l'avant-garde de toutes les idées grandes et généreuses.

Enfin, si un jour la France, oublieuse de son passé, — méconnaissant sa mission, — écoutant les mauvais conseils, se laissait entraîner vers un matérialisme qui serait mortel pour elle, — Jeanne d'Arc, avec ses phalanges invisibles, — viendrait comme autrefois faire l'union entre tous, inspirer toutes les bonnes volontés, relever les courages, éclairer les âmes, et remettre le pays qu'elle a déjà sauvé, sur le chemin de ses glorieuses destinées

SENEX

JEANNE D'ARC MÉDIUM

On lit dans *le Matin* 25 novembre 1re page:

C'est peut-être un moyen de tout arranger, de réconcilier tout le monde. M. Léon Denis, dans une étude fortement documentée, explique avec une foi fervente l'irrésistible puissance de cette jeune paysanne qui refit la France et la rendit à son roi : Jeanne d'Arc était un médium de Dieu. Spiritualistes et scientifiques se tendront-ils la main au-dessus de cette interprétation? Au moins est-il opportun de leur en offrir l'occasion en leur soumettant cette thèse nouvelle.

Si des physiologistes tels que Pierre Janet, Th. Ribot, le Dr Grasset, si des aliénistes comme les Drs Lelut, Calmeil, ne voient dans la médiumnité qu'une des formes de l'hystérie, il en est d'autres, au cours de l'Histoire, qui sans névrose ont admis, en le contrôlant sur eux, le fait que *des esprits supérieurs, émanations de Dieu, peuvent conseiller les hommes.*

Socrate croyait à son *démon ;* plus près de nous, Pascal avait des heures d'extase ; Malebranche, Descartes obéissaient à des intuitions soudaines ; Schopenhauer reconnaît avoir subi l'influence de l'au-delà ; Dante et le Tasse, Gœthe et Pope, Shakespeare, Camoens, Hugo, Lamartine, Musset affirment avoir joui d'une assistance invisible.

Jehanne la Pucelle n'était pas hystérique. Des esprits qu'elle appelait « ses saintes » lui dictaient sa mission. Ses « frères de paradis », ses « voix » lui présageaient les événements.

Elle dit au soldat de Chinon qui l'injurie : « Tu renies Dieu ! Pourtant tu es si près de ta mort ! » Et le soir ce soldat se noie par accident. Elle crie à l'Anglais Glasdale, devant Orléans : « J'ai grande pitié de ton âme : « Et au même instant il tombe tout armé dans la Loire. A Jargeau, elle prévoit le danger qui menace le duc d'Alençon. Elle l'éloigne d'un point attaqué, et peu après, à la même place, un seigneur est enlevé par un boulet.

Elle avait reconnu de Baudricourt à Vaucouleurs, le roi à Chinon parmi

ses courtisans. Elle prédit Orléans délivrée, le sacre de Reims, devina l'épée de Charles Martel enterrée à Sainte-Catherine-de-Fierbois, et dit, certaine de sa mort prochaine : « Je ne durerai pas plus d'un an. » Le 6 mai 1429, à la veille de l'attaque des Tourelles, où elle fut blessée, elle déclarait : « Il sortira demain du sang de mon corps. »

— Une communion puissante relie tous les plans de la vie, visibles ou invisibles, conclut M. Léon Denis. Elle est d'autant plus étroite et féconde que ces âmes sont plus pures, mieux préparées aux missions qui leur incombent. Tels sont la plupart des médiums. Parmi eux, Jeanne d'Arc fut un des plus grands.

Du *Figaro* du 3 décembre 1909 :

C'est encore un volume d'une documentation historique imprévue, où M. Léon Denis nous présente *Jeanne d'Arc médium*. L'auteur est un fervent du spiritisme ; il est convaincu que la communication est possible entre le monde visible et le monde invisible — celui des esprits — au moyen de facultés possédées par certains êtres humains. Les phénomènes psychiques ne sont pas, selon lui, accidentels, mais constituent une loi fondamentale de la nature et de l'histoire. Pour appuyer cette thèse et cette conviction, il cite de nombreux exemples dans le présent et aussi dans le passé, dont le plus fameux sera, sans nul doute, Jeanne d'Arc. Selon lui, Jeanne d'Arc étai douée de ces facultés à un degré éminent, et il est très renseigné sur lat nature et l'identité des êtres qui influençaient sa vie, la guidaient dans sa tâche ; bien mieux, elle se communique aujourd'hui à son tour par l'intermédiaire de plusieurs médiums et elle dicte des messages par lesquels elle donne son appréciation sur les manifestations dont sa mémoire est l'objet. Même après les preuves fournies par M. Denis, il est permis de douter. Mais il faut convenir que M. Denis apporte à sa démonstration cette belle conviction et cette éloquence émouvante qui firent la fortune d'un livre dont j'ai eu l'occasion déjà de vous parler : *Après la mort*.

Edouard Grimard

Conférence faite le samedi 20 novembre 1909

à la Société d'Expérimentation psychique.

Mesdames,

Messieurs,

C'est à mon retour d'Espagne, en avril dernier que j'appris la mort d'Édouard Grimard remontant à un mois déjà.

Cette triste nouvelle me causa une peine sincère, car je perdais en lui un ami dont le bienveillant accueil m'était cher et donnait aux visites mensuelles que je regardais comme un devoir de rendre au vénérable octogénaire un prix vraiment inestimable à mes yeux.

J'aurais eu l'honneur d'accompagner sa dépouille mortelle à sa dernière demeure où mes lèvres lui eussent adressé quelques paroles de regrets et d'adieux.

Les Lettres ont perdu en Grimard un de leurs représentants distingués; et la *Revue Spirite* dont un jour, pour une cause qu'il importe peu de rappeler, je sollicitai d'être le *Rédacteur en chef*, moins pour y étaler un talent d'écrivain dont je connais la juste mesure que pour la sauver de certaines intrigues, la *Revue Spirite*, dis-je la *Revue d'Allan-Kardec* a vu disparaître avec Grimard son collaborateur le plus savant, son rédacteur le plus dévoué.

Si la phrase tant de fois citée de Buffon : *le style c'est l'homme*, a pu s'appliquer justement à quelqu'un c'est bien à Grimard, et tous ceux qui ont eu le plaisir de lire ses ouvrages sont unanimes à reconnaître quelle bonté, quelle simplicité il y répand, quel esprit il y sème.

Moi, je puis affirmer que celui que je regrette de n'avoir connu que dans ses dernières années dut être, de l'aube au soir de sa vie un homme bon, simple, modeste, spirituel.

Afin de vous parler de lui en toute connaissance de cause, j'ai cherché en vain dans plusieurs recueils littéraires quelques lignes de biographie; j'ai ouvert le *Larousse illustré* dans les colonnes duquel s'étalent tant de noms d'histrions, se prélassent tant de gens de minime valeur et je n'y ai pas vu, ne fut-ce que dans une place modeste, le nom de l'auteur d'*Une échappée sur l'Infini*.

Alors, pour dire ce soir, sur la longue et laborieuse carrière de Grimard quelque chose d'exact, je suis allé puiser à une source autorisée, près de M^me^ Grimard sa belle-fille, une Australienne intelligente et instruite qui professe pour la mémoire de celui qu'elle appelait « son père » un culte fait de respect et d'admiration.

Grimard Édouard est né à Lacépède commune du Lot-et-Garonne le 27 avril 1827 d'où, vers l'âge de deux ans, il fut emmené à Sainte-Foix-la-Grande, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Libourne, dans la Gironde, où son père venait d'être nommé professeur de septième.

Le Collège de Sainte-Foix-la-Grande jouissait à cette époque d'une juste réputation; et Grimard y fit de fort bonnes études. Cette petite ville est la patrie des deux frères aînés Élisée et Élie Reclus les géographes et du chirurgien Paul Broca qui a une statue à Sainte-Foix-la-Grande et une autre à Paris, celle que vous connaissez mesdames et messieurs, debout sur un piédestal au boulevard Saint-Germain près de l'École de Médecine. Le savant

docteur tient dans sa main un crâne qu'il examine en baissant la tête sous le regard terrible de Danton qui non loin de lui, mais plus élevé semble le menacer pour avoir ramassé ce crâne humain.

Les frères Reclus et le Dr Broca demeurèrent les amis de Grimard qui m'en parla. Plus âgé de quatre ans, le célèbre praticien disparut en 1880, succombant en pleine séance du Sénat à la rupture d'un anévrisme.

Issu d'une vieille famille protestante, Grimard, après son baccalauréat, fut dirigé vers le pastorat et c'est dans ce but qu'il fut envoyé à Montauban afin de préparer ses études de théologie qu'il acheva avec Élie Reclus lequel songeait alors à entrer dans les missions protestantes. Grimard se présenta seul aux examens pour le pastorat et fut envoyé prêcher dans la Haute-Vienne. Élie Reclus dont le mysticisme n'avait pas dépassé les barrières de Paris où il était allé rejoindre Élysée et Onésime lancés dans le journalisme entretenait avec le pasteur Grimard une correspondance qui ne tarda pas à éteindre chez ce dernier ce qu'il possédait si peu, ce feu sacré si nécessaire pour persuader aux autres des choses qu'on nomme vérités et dont tant de ceux qui acceptent la mission de les enseigner, doutent eux-mêmes.

Ame loyale, Grimard lutta quelque temps contre sa propre faiblesse essayant de s'affermir en sa foi chancelante, mais vaincu par le doute, il offrit sa démission et, avant de se diriger sur la capitale attirante, attrayante, il retourna au foyer paternel, à Sainte-Foix-la-Grande où il entra comme répétiteur au collège qu'il venait à peine de quitter comme brillant élève.

Pour obtenir des renseignements plus complets touchant la vie de celui dont je voudrais parler longtemps, je dus écrire à M. Puvis qui m'avait, à la mort de notre vieil ami, fait parvenir les pages funèbres écrites dans le numéro du 1er avril de la *Revue Spirite,* et m'avait en même temps indiqué M. Henriquet, architecte à Vichy, l'un de nos trop rares collaborateurs, et vieil ami de Grimard. Je lui écrivis, et sa réponse empressée autant que satisfaisante me permet de jeter un reflet lumineux sur des faits inconnus de Mme Grimard jeune.

C'est ainsi que j'appris que vers 1858 le pasteur démissionnaire avait ouvert à Sainte-Foix-la-Grande une petite école secondaire sorte d'annexe du collège. « Combien dura cette institution ? je l'ignore me dit M. Henri-« quet, mais elle fut fermée. C'est alors que je le connus. Je le perdis de « vue pendant mes études au collège et le retrouvai plus tard à Paris un « soir que je dînais chez Élysée Reclus dont il était l'ami intime et devint « l'allié en se mariant. »

Nous reprenons donc Grimard à Paris fréquentant intimement la phalange des cinq Reclus mêlés alors à la jeunesse littéraire et un peu révolutionnaire.

Doué de réelles aptitudes pour la littérature et l'étude des sciences naturelles particulièrement pour la botanique à laquelle il avait consacré tous

ses loisirs de jeunesse, Grimard qui n'avait pour vivre que de très modestes subsides que lui faisait tenir son père, sollicita un emploi aux chemins de fer de l'Ouest où il travaillait le jour, donnant la moitié de ses nuits à ses chères études.

Ayant fait la connaissance de Jean Macé le célèbre auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain*, celui-ci le fit collaborer à diverses revues, dans le *Magasin d'éducation et de récréation d'Hetzel* entre autres, où Grimard publia une série d'ouvrages dont trois furent couronnés par l'Académie et tous honorés d'une souscription du conseil municipal et du ministre de l'Instruction publique puis répandus dans les Bibliothèques municipales scolaires et populaires. Ce sont : *l'Histoire d'une goutte de sève* ; *le Manuel de l'herboriseur* ; *la Botanique à la campagne* ; *La Plante* (ouvrage qui fut très remarqué, dit M. Henriquet, en raison de sa classification toute particulière trouvée par Grimard). Citons encore : *Le Jardin d'Acclimatation* ; et surtout *l'Enfant, son Passé, son Présent, son Avenir*, dont la préface est due à la plume de Jean Macé... enfin, et je n'en parle que pour mémoire : *Un dernier fils de roi*, petit roman de critique humoristique que je n'ai pu me procurer.

A écrire ces livres, l'esprit du jeune auteur avait mûri et sa plume avait acquis de la souplesse et de la finesse.

Un jour Grimard fut présenté à François Buloz directeur de la *Revue des Deux Mondes*, esprit supérieur et subtil qui scrutait un article ainsi qu'un lapidaire examine une pierre fine et qui ouvrit à l'auteur de *l'Enfant* les colonnes de la première publication littéraire de l'époque et d'excellentes pages y parurent signées *Algol* du nom d'une étoile... et cette étoile m'invite à ouvrir une parenthèse.

Ce nom d'*Algol*, vous le rencontrez souvent dans la *Revue Spirite* au bout d'articles toujours finement écrits, dus à la plume de mon ami Paul Puvis. Lorsqu'il y a cinq ou six ans. Grimard vint passer quelques semaines chez ses enfants au boulevard Morland avant de se fixer dans la capitale je lui fis ma première visite et il me parla de ce confrère à la *Revue* qui signait *Algol*. Il sera à Paris dans quelques jours, lui dis-je. Que pensez-vous de ce pseudonyme qui a déjà brillé par votre plume et qu'il a pris à la *Revue* ? Je lui dirai, me répondit Grimard avec bonhomie : « c'est le droit de M. Pu« vis de choisir *Algol* plutôt qu'Aldebaran ou Sirius car *Algol*, vous ne « l'ignorez pas, est une étoile double formée de deux astres jumeaux qui « brillent tour à tour. »

Lorsque éclata la guerre de 1870, Grimard ne quitta pas Paris où, avec sa jeune femme il supporta les horreurs du siège. Un fils lui étant venu en ces jours de tourmente le 24 janvier 1871, le couple profita de la semaine d'armistice pour sortir de la ligne d'investissement et se sauver à Saint-Foix-la-

Grande où, dans le calme et le repos qui succédaient à l'orage, Grimard accepta une situation modeste qu'il échangea aux jours de la paix, contre une chaire de littérature au collège de son enfance. Mais encore une fois la situation était éphémère et notre ami devait encore s'éloigner des lieux qu'il aimait. Mme Kergomar, inspectrice de l'Université, femme d'une rare érudition, aujourd'hui inspectrice générale et décorée de la Légion d'honneur, ayant éprouvé la valeur de Grimard, l'engagea à solliciter la direction d'une École Normale, et, grâce à l'appui de cette femme remarquable, M. Ferdinand Buisson nomma Grimard directeur de l'École Normale de Charleville dans les Ardennes puis, successivement de plus importantes, à Moulins, à Tarbes, puis termina par l'École Normale de Toulouse où il résida jusqu'à la fin de sa carrière universitaire.

— Ici, je me posais une question : je voulais savoir comment le théologien devenu successivement naturaliste, bureaucrate à la Compagnie de l'Ouest, puis publiciste, professeur et éducateur de normaliens avait pu devenir spiritualiste. Je concevais qu'il eût délaissé le temple pour un bureau d'études et de rédaction mais j'ignorais ce qui lui restait de ses idées religieuses. C'est M. Henriquet qui comble cette lacune sur la vie de Grimard et me causant une réelle surprise :

« Quand je retrouvai de nouveau notre ami, il s'était retiré à Saint-Foix « dans une petite maison de campagne qu'il tenait de son père. Il vivait là « heureux entre sa femme et son fils à un kilomètre à peine de la ville où « il comptait de nombreux amis. Il continuait à écrire ; c'est là, si je ne me « trompe, qu'il composa le *Jardin d'Acclimation* et *l'Enfant*. C'est en ce « temps que je l'ai mieux connu et que j'ai le plus joui de la société de cet « être exquis tout fait de droiture et de bienveillance... Mais qui le croirait « je retrouvai Grimard matérialiste. Il l'était devenu à Paris où il avait adopté « les idées des philosophes néantistes.

« Moi, continue M. Henriquet qui depuis quelque temps déjà avais été « gagné aux croyances spirites, je cherchai à l'attirer vers notre belle « croyance en lui démontrant la réalité des faits. Ah ! me répondait-il, je « ne demanderais pas mieux que de croire mais, il me faudrait voir par moi-« même. »

« Un jour vint, hélas ! où il perdit sa femme, sa compagne très chère et « voilà que quelques mois plus tard, un an peut-être, ses amis les Roberty « alliés aux Reclus qui s'occupaient de spiritisme envoyèrent au pauvre affligé « un message reçu pour lui de « Mme Grimard ». Il était tellement probant « que cela suffit pour gagner pour toujours notre ami à la cause. »

Nous voici donc enfin en présence du philosophe spiritualiste qui, vous le voyez, succédait subitement au libre penseur et cette conversion dont vous avez vu la cause occulte, coïncida avec la venue en ce monde d'une petite

âme qui lui prit son cœur et sa vie, son petit-fils à peine âgé de douze ans puisqu'il est né en 1898.

C'est cette année-là que Grimard assista pour la première fois, puis régulièrement aux séances de la famille Roberty, composée de coreligionnaires convaincus d'où sort le pasteur Roberty que j'ai eu le plaisir d'entendre à l'Oratoire Coligny où je vous invite à aller écouter sa parole éloquente. Grimard s'affermit de plus en plus dans cette conviction que nos chers morts invisibles sont auprès de nous et que la chère compagne des jours d'épreuves et de joie était à ses côtés.

Il fit la connaissance de Gaëtan Leymarie le successeur d'Allan Kardec à la *Revue Spirite* ; il se lia avec le Dr Pascal, puis peu à peu avec tous les principaux spirites de Paris. Il se pénétra des quatre livres d'Allan Kardec qui, disait-il, peuvent suppléer aux Évangiles et comprit qu'il avait désormais un devoir à remplir, celui de propager lui aussi une doctrine si belle : l'âme régénérée par une succession d'existences arrivant à la perfection et à Dieu sans plus avoir à redouter les peines imaginaires d'un enfer que tant d'êtres malheureux ne connaissent que trop sur cette terre.

Avec cette ardeur au travail,avec cette ténacité que le protestantisme avait laissée dans son caractère, Grimard, sans changer son style écrivit pour les adeptes de la réincarnation. C'est alors qu'il composa à soizante-douze ans, ce beau livre qui a pour titre: *Une échappée sur l'infini* qui fut édité en 1899.

Le temps ne me permet pas d'en parler comme je le voudrais, mais je vais vous en donner une idée.

Un livre comme celui-là suffit à immortaliser son auteur de même que le *Maître de Chapelle* opéra inachevé a fait à lui seul la réputation du Parmesan Paër et le sonnet d'Arvers à lui seul a effacé les autres œuvres du poète.

Comme épigraphe Grimard a emprunté à Allan Kardec les trois infinitifs : *vivre, mourir, revivre* et les a placés sous le beau titre de son bel ouvrage *Une échappée sur l'infini.*

(Le conférencier, après en avoir lu la préface qui fait tout de suite comprendre l'ouvrage, a rapidement analysé les principaux et plus charmants chapitres, dissertation qu'il serait long de répéter ici, tous nos lecteurs ayant certainement parcouru le livre de Grimard.)

Dans tous ses écrits plus récents, l'auteur constate la puissance des doctrines ésotériques dans les temps passés où les philosophes éducateurs sentaient la nécessité de n'instruire qu'un petit nombre de disciples et de cacher au vulgaire des mystères qu'il ne pouvait comprendre. Toutefois, Grimard reconnaît que la doctrine nouvelle de la réincarnation en contradiction avec quelques dogmes ésotériques de l'église peut être répandue du haut en bas de l'échelle humaine et devenir nettement exotérique. Il combat désormais le matérialisme dont il avait été le fidèle adepte et contre

lequel désormais chacun, dit-il, doit lutter en instruisant quiconque veut simplement écouter.

En terminant ce que j'ai dit d'*Une échappée sur l'Infini*, j'ajouterai qu'un tel livre ne devrait pas s'épuiser.

Après avoir édité *l'Échappée sur l'Infini*, Gaëtan Leymarie le continuateur d'Allan Kardec à la *Revue Spirite* devait naturellement offrir les colonnes de la publication cinquantenaire à une plume de la valeur de celle de Grimard. Et c'est en 1900, dans le premier numéro de l'année, que commença à paraître *La famille Hernadec* ou les *Vies successives*, roman spirite, qui charma durant deux années les lecteurs de la *Revue Spirite* et firent à l'écrivain bien des amis.

C'est en 1901 au mois d'octobre, à l'occasion de la belle et inoubliable soirée où rue Milton les admirateurs de la regrettée *Bonne Maman* fêtaient ses quatre-vingts ans, soirée où le sort m'avait choisi pour lire les compliments en prose et en vers qui lui étaient venus de toutes parts et mouillèrent les yeux de la douce octogénaire, que Grimard et moi échangeâmes notre première lettre, la mienne, pour lui exprimer tout le plaisir que je venais d'éprouver à la lecture de son *Échappée sur l'Infini* et *La famille Hernadec*... les deux livres qui m'ont convaincu et qui ont communiqué à ma plume paresseuse et endormie jusque-là, l'audace d'écrire quelques pages et la témérité de les placer sous la même couverture que celles de Grimard. La réponse qu'il me fit, je regrette de ne l'avoir pas retrouvée mais je ne résiste pas au plaisir de vous lire celle que j'ai religieusement ensevelie entre les deux premières pages d'*Une échappée sur l'Infini* : fermez les oreilles à ce que disait de flatteur pour moi celui dont je devenais l'ami respectueux un mois après et n'écoutez que ce chant doux et simple qui m'émeut encore en écoutant ma propre voix — et le conférencier fit à haute voix la lecture de cette belle missive.

Grimard a beaucoup écrit depuis la *Famille Hernadec* et, tout ce qu'il a pensé et laissé après lui se trouve malheureusement enfermé dans la *Revue Soirite*, recueil devenu précieux à ce titre, mais qui demeurera caché désormais.

Si je n'avais à consulter que mon amitié, je ferais à l'ami disparu le léger sacrifice de publier tout ce qu'a dicté la bonne et pure philosophie dont il nous a imprégnés, toutes ces belles études dont quelques-unes sont restées entre les mains de sa fille et que M. Paul Leymarie considérera comme un devoir de nous donner jusqu'à la dernière ligne.

Dans ses ouvrages récents : *La Science des religions*, *Le Credo spiritualiste*, imprimés en 1903, *Notions sur la destinée de l'âme après la mort*, en 1904, *Les Dieux des philosophes* et *le Dieu des spiritualistes*, 1905, *La Réincarnation*, 1906, Grimard se révèle un robuste et fidèle pionnier de la doctrine qu'il a adoptée en abjurant les erreurs du *Matérialiste*. Il a fait com-

prendre les enseignements secrets des doctrines ésotériques et étudié dans *Le Christianisme* et *la Bible* écrits en 1907 et 1908 le rôle de l'Église et l'évolution religieuse.

Peu à peu le penseur abandonne le terrain uni du spiritisme et sans s'arrêter au gnosticisme païen et religieux, il gravit les hauteurs de la théosophie et semble s'y complaire dans ses derniers articles : D'où venons-nous? Où allons-nous?

Dédaigneux de l'Église et ennemi de la papauté par son origine calviniste, il a fait du christianisme une peinture élevée. Puvis, en peu de pages, a dessiné de main de maître une belle esquisse de Grimard, à laquelle je renvoie le lecteur dans le numéro d'avril.

Des œuvres de Grimard la première à mon avis que je placerais sous les yeux du lecteur désireux de connaître cet esprit solide et fin, c'est *La famille Hernadec* parfaitement écrite et qui, sous une forme agréable, enseigne toute la croyance spirite et ses pratiques sorties du mystère et de l'ombre.

L'âme les conçoit et veut les connaître.

Passez ensuite à *Une échappée sur l'infini* et, comprenant Grimard, comme moi vous ne l'oublierez plus.

Comme idées politiques Grimard avait bien un peu adopté un moment celles de la phalange des Reclus assez révolutionnaires avant que l'exil en eût fait les grands géographes que la France admire mais la vie et les événements l'avaient mûri, et, vieillard, il pensait :

« Si la vertu et la sagesse régnaient dans toutes les âmes... ne serions-nous pas tous vraiment égaux ! »

Enfin, mesdames et messieurs, il me faut à regret terminer cette causerie dont le sujet vous aurait dû charmer s'il vous avait été présenté par un conférencier de talent.

Que vous dire encore de lui? J'ai connu ce grand vieillard doux et aimable pour qui j'eus de la vénération parce qu'auprès de lui je sentais mon infériorité.

Des honneurs lui étaient dus qu'il eût rougi de solliciter et qu'il eût accueillis avec la dignité la plus simple. Il connut les amertumes de la vie, mais l'affection de sa bru et de ses deux petits-enfants était, me disait-il, la consolation de ses vieux jours, le palliatif du chagrin que lui causait l'absence de son fils retenu toujours au loin. Quand j'entrais chez Grimard un sourire d'amitié m'accueillait, ses yeux manifestaient de la joie et je pensais :

On entrevoit la flamme aux yeux des jeunes gens
Quand l'amour dicte une prière,
Mais dans l'œil des vieillards on voit une lumière
Qu'allument leurs cœurs indulgents.

Un jour nous avons parlé de Dieu tous les deux et Grimard me répondit. Qu'est-il ? je l'ignore, mais maintenant je sens et je crois le voir partout. Il parlait de la mort sans crainte, sans appréhension comme une âme qui déjà aurait souvent franchi le passage dont elle entr'ouvre le rideau... et comme le disait la jeune Mme Grimard : le linceul qui enveloppe mon beau-père est pur « de toute calomnie comme de tout remords ! »

Grimard était une de ces belles figures qu'on salue bien bas !

La fin de ce vieillard fut calme ; victime de la maladie comme tous les humains, il prit froid en allant chercher son petit-fils à l'école... il se coucha et sentant venir la mort il ferma les yeux pour jamais entre son fils appelé au chevet paternel, sa fille et ses petits-enfants.

Aussi, mesdames et messieurs, je ne crois pouvoir achever mieux cette causerie, sans oublier de vous remercier de l'indulgente patience que vous m'avez accordée, qu'en appliquant à celui dont je n'ai pas eu de peine à vous faire partager mon admiration et mes regrets, ce beau vers que vous connaissez tous.

La mort du sage est le soir d'un beau jour !

Commandant P. MANTIN.

LE FÉMINISME

A propos de ÈVE RÉHABILITÉE de Mme Claire Galichon.

Notre éminente et très sympathique sœur en croyance, Mme Claire Galichon, vient de publier, pour faire suite à *Amour et Maternité* une œuvre nouvelle : *Ève réhabilitée*, qui ne constitue pas moins que celle-ci un vibrant et éloquent plaidoyer en faveur de la femme, et où se révèlent une fois de plus les qualités d'un délicat et érudit écrivain, doublé d'un profond penseur.

Ce livre, fruit de plusieurs années de travail et de méditations en même temps que d'observations intenses, est, suivant la définition de l'auteur, « le produit d'un effort sincère pour réhabiliter la femme et créer autour d'elle au moyen des lumières spiritualistes, une plus saine atmosphère de justice sociale et de morale logique. »

Notre modeste plume n'a pas la prétention d'analyser en quelques traits un aussi important travail, pas plus que l'intention de se borner à en recommander, après quelques éloges, la lecture à nos frères. Nous croyons utile de faire mieux, en montrant que la cause du féminisme, si courageuse-

ment et si noblement défendue par Mme Claire Galichon, est étroitement liée à celle du spiritisme.

Notre admirable doctrine veut et doit vivre; et, pour cela, il faut qu'elle aille toujours de l'avant, que, sans cesse, elle s'élargisse et fasse résolument siennes toutes les causes qui se recommandent autant par leur justice que par leur générosité. Or, en est-il une plus digne que celle-là de retenir l'attention des spirites qui croient avec Allan Kardec « que les sexes n'existent que pour l'organisme physique et que, puisque les esprits peuvent prendre l'un ou l'autre, il n'y a pas de différence entre eux sous ce rapport et que, par conséquent, ils doivent jouir du même droit » ?

Les spirites n'ont pas d'autre morale que celle de l'Évangile, et ils savent que Jésus lui-même a été féministe, le plus grand des féministes. Ils savent qu'à ses disciples, humbles et ignorants pêcheurs, il était obligé, pour se faire comprendre, de parler en paraboles; que des grands prêtres, des docteurs en Israël restaient souvent impuissants à saisir sa lumineuse et divine parole, tandis que sans peine il se faisait entendre des femmes, ces douces créatures, victimes résignées autant qu'éprouvées de l'oppression et des préjugés masculins. Quand il va voir Marthe et Marie, celle-ci, esprit plus avancé que sa sœur, quitte tout pour l'écouter, choisissant ainsi la meilleure place. C'est à une Samaritaine, rencontrée pour la première fois, qu'il s'adresse pour lui annoncer les temps nouveaux, où l'on n'adorera plus Dieu dans les temples mais en esprit, et, en vérité.

Et puis, qui le trahit pour quelques deniers? — C'est un homme, un de ses propres disciples. Qui le renie trois fois? — Encore un homme, un de ses disciples préférés. — Mais après le drame de la croix, qui accourt au tombeau du divin supplicié? — Ce sont les saintes et courageuses femmes; c'est à elles qu'apparaissent les anges pour leur annoncer que Celui qu'elles cherchent est ressuscité, et leur donner mission d'aller porter aux disciples qui se sont enfuis et dispersés la glorieuse nouvelle.

Être féministe c'est donc simplement marcher dans la voie tracée par le grand Nazaréen. Tous les spirites ne sont pas médiums; tous n'ont pas de médiums à leur disposition; tous ne sont pas à même ou n'ont pas le loisir d'enseigner la doctrine par la parole ou par la plume; tous n'ont pas les moyens ou la facilité de faire des prosélytes; mais tous, de même que ceux qui ne partagent pas leurs convictions, ont des mères, des épouses, des sœurs, des filles, des parentes ou des amies, et tous peuvent, autour d'eux, répandre les idées féministes et se faire écouter même des non spirites, même des matérialistes; et, comme la solution du problème féministe repose uniquement sur la croyance à l'existence de l'âme indépendante du corps et, par conséquent, du sexe, et, en outre, sur la croyance non moins rationnelle et logique de la pluralité des existences, il s'en suit que travailler à répan-

dre les idées saines du féminisme, c'est travailler en même temps à répandre nos grandes vérités spirites et, par suite, à hâter la rédemption morale des masses.

D'autre part, si nous envisageons l'importante question du relèvement moral de l'éducation, quelle plus solide base pouvons-nous lui donner que l'émancipation préalable de la femme, de la mère, l'éducatrice naturelle de l'enfant ?

Et n'est-ce pas la défense du féminisme qui nous aidera à rendre moins illusoire et partant plus lumineuse et plus réellement applicable notre immortelle devise nationale : Liberté-Égalité-Fraternité ? La liberté, ce sera la liberté égale pour tous, aussi bien pour les femmes que pour les hommes ; mais cette liberté sera surtout celle qui consiste à libérer son esprit de l'ignorance et des préjugés étroits, son cœur de l'égoïsme et des mauvaises passions, qui les tiennent tous deux en esclavage. L'égalité, ce sera celle des droits et des devoirs en rapport avec les aptitudes et le rôle dévolus à chaque sexe ; ce sera celle de l'origine, du but et de la destinée, en un mot de l'évolution des âmes masculines ou féminines. Quant à la fraternité, la vraie fraternité, elle résultera fatalement de la liberté et de l'égalité ainsi comprises et pratiquées.

Nous suivrons Mme Claire Galichon dans le développement de sa thèse qu'elle définit ainsi très nettement dès les premières lignes: « Le féminisme, *c'est l'humanité affirmée dans la femme :* le féminisme ce sont les plaintes de toutes les femmes, amantes, mères et épouses, portées devant le tribunal de la justice.

« Toutes les femmes sont féministes, qu'elles en conviennent ou non, car toutes les femmes aspirent, comme tous les hommes, à un idéal de leur choix et se révoltent, du moins, dans leur for intérieur, contre les principes reconnus injustes. »

« Le féminisme, dit-elle encore plus loin, n'est pas *un combat contre l'homme*, puisqu'il entend un bonheur *égal pour les deux sexes*, tel que la vie terrestre est à même de l'offrir, ni plus ni moins. »

Mais, objectera-t-on, si l'homme et la femme sont des esprits d'égale valeur, pourquoi donc l'un a-t-il toujours cherché à dominer, à asservir l'autre ? La faute en est à l'ignorance de l'homme, qui a toujours appliqué et applique bien souvent encore la seule loi clairement accessible à son intelligence insuffisamment développée : la loi du plus fort. Un sexe ne s'est pas borné à opprimer l'autre. Les tyrans ont asservi les peuples, les maîtres les esclaves ; les riches ont pressuré les pauvres ; les envieux et les voleurs ont pillé les riches ; les méchants de tous temps ont attaqué et fait pâtir les bons : c'est l'histoire lamentable de l'humanité, mais aussi l'histoire de sa lutte nécessaire en vue de l'évolution. Pour conquérir le moindre progrès,

il faut que l'individu souffre, qu'il subisse l'inéluctable loi du Karma. S'il a été père dénaturé, il sera à son tour fils d'un père dénaturé; s'il a été despote, il deviendra esclave ; s'il a été bourreau, il deviendra victime ; s'il a été mauvais époux il deviendra épouse malheureuse. Qu'il soit homme ou femme il récolte ce qu'il a semé. Si les ménages heureux ne sont pas en majorité, croyez bien que, dans tous les cas, il y a faute de l'homme ou de la femme, quelquefois des deux, mais le plus souvent de l'homme ou plutôt de son sexe qui a négligé de traiter la femme comme il aurait dû, c'est-à-dire sur le pied d'égalité. Ce n'est qu'en travaillant mutuellement et dans une égale mesure à leur progrès intellectuel et moral que les deux sexes acquerront le bonheur. La cause de l'un est solidaire de la cause de l'autre. L'homme doit acquérir les connaissances et les vertus de la femme, et réciproquement, la femme doit acquérir les connaissances et les vertus de l'homme. Les sexes ne servent pas uniquement, comme on le dit souvent, qu'à la reproduction de l'espèce; ils ont une destination plus haute encore : ils sont l'élément peut-être le plus admirable et le plus merveilleux du progrès et du bonheur de l'âme humaine.

(*A suivre.*)

ALGOL

Esprits ou Médiums

Que faut-il penser de la Conférence faite par le professeur Th. Flournoy à l'*Institut général psychologique* sur les *Esprits et les Médiums*, publiée *in extenso* dans le *Bulletin* de cette Société (juin-juillet) et résumée dans la *Revue Spirite* d'octobre dernier ?

Les opinions sont partagées. Les uns y voient un grand pas fait par les savants vers ce qu'ils appelaient naguère la « superstition spirite. »

Les autres considèrent cette conférence comme un enterrement en règle avec, comme il convient en pareil cas, eau bénite sur le cercueil au commencement et à la fin de la cérémonie.

La vérité est peut-être entre ces deux extrêmes et il ne nous paraît pas mal à propos d'examiner ce qu'il en est avec impartialité sinon avec toute la compétence désirable.

*
* *

Il est d'abord certain qu'il y a changement sinon progrès dans l'attitude des savants à l'égard du spiritisme.

Ce n'est pas il y a seulement vingt ans qu'un Institut quelconque se serait abaissé à discuter la doctrine spirite ni même les faits.

Et, si quelqu'un s'y était hasardé il n'aurait pas dit que « ces phénomènes ont un sens, expriment des idées, manifestent des sentiments et des intentions, bref révèlent la présence d'intelligences ou personnalités comme les nôtres »...

Prenons bonne note de cet aveu et voyons les restrictions qui le suivent.

L'attribution des messages médianimiques aux « Esprits »(doctrine d'Allan Kardec), est, dit M. Fl... « la conclusion parfaitement logique de deux prémisses très simples, à savoir : 1° que tout phénomène intelligent a une cause intelligente ; et 2° que les messages fournis par un médium ne peuvent pas provenir du médium lui-même, ou des autres personnes présentes, ni lui ni elles n'ayant conscience d'en être les auteurs ».

La première de ces prémisses, observe M. Fl... ; est la vérité la moins discutée du monde, puisque c'est par elle que nous justifions notre foi instinctive à l'existence psychique de nos semblables, derrière leurs paroles et leurs phénomènes d'expression. En un mot, elle n'est « qu'une sorte de truisme ». Allan Kardec a donc eu tort de tant insister sur ce point.

Nous ne partageons pas cette opinion de M. Fl... Il est bien vrai que la première prémisse indiquée est un truisme, mais, si l'on se reporte au temps où Allan Kardec la soutenait avec insistance, on constate que ce truisme était méconnu par les quelques savants de l'époque qui daignaient s'occuper de cette question — *a fortiori* par les autres savants — et qui cherchaient la cause des phénomènes dans des hypothèses plus ou moins saugrenues et toujours de nature *physique* et non *psychique :* électricité, magnétisme, pendule de Chevreul et de Noizet, etc.

Cette prémisse était donc un truisme pour tout le monde sauf pour la science d'alors. Et elle n'est pas encore admise par la science d'aujourd'hui, elle est même formellement niée par celle-ci.

En effet, personne ne doute de ce fait que l'homme est un phénomène intelligent. En vertu dudit truisme, il a donc une cause intelligente. C'est ce que savants et ignorants ont cru dans tous les temps et dans tous les lieux.

Et c'est ce que la science moderne est d'autant plus loin d'admettre que son budget grossit davantage. On sait que, pour la science officielle, — qui coûte aux contribuables 300 à 400 millions par an, en attendant mieux — l'intelligent dérive de l'inintelligent ; l'homme descend en ligne directe du singe et d'anneau en anneau, du protozoaire, qui est, pour nos savants, purement matériel.

Je dis « purement matériel », car, si le protozoaire était intelligent, le monisme se trouverait du même coup transformé en dualisme, ce que la science officielle ne veut pas admettre.

Si du protozoaire la science veut nous faire descendre jusqu'à la monade, qui serait intelligente, la même objection subsiste dans toute sa force. Et

de plus, je demanderai à la science, qui ne prétend marcher que d'après l'expérience. Que savez-vous de la nature de la monade? Où l'avez-vous vue? A qui l'avez-vous montrée?

La science et la philosophie anciennes nous conduisaient, ou du moins faisaient leurs effort pour nous conduire du connu à l'inconnu. La science moderne suit une autre route. Elle a l'homme sous la main; elle ne le connaît pas très bien, mais elle peut l'étudier et, par analogie avec lui, connaître tant bien que mal les autres êtres. Au lieu de cela, elle va chercher l'explication de l'homme, qu'elle ne connaît guère, dans la monade, qu'elle ne connaît pas du tout et qu'elle n'a aucun moyen de soumettre à l'observation ni à l'expérience.

Et tout ce qui n'est pas taillé sur le patron officiel « n'est pas scientifique »!

***

Arrivons à la seconde prémisse.

Allan Kardec l'a passée sous silence « tant, dit M. Fl..., elle lui semblait aller de soi et impossible à mettre en doute un instant ».

Le fait est qu'Allan Kardec n'avait pas à discuter un principe qui était admis alors par tous les savants aussi bien que par les ignorants.

« Malheureusement, ajoute le conférencier, pour le raisonnement constitutif du Spiritisme, cette supposition de la simplicité de l'individu psychique et de son identité avec la conscience qu'il a de lui-même est passée de mode aujourd'hui. »

Passée de mode, je le veux bien; mais la science est-elle affaire de mode? Sur quoi la science à la mode se base-t-elle pour détruire le raisonnement constitutif du Spiritisme?

Sur « cette incomparable école française de psychologie expérimentale et pathologique, née des Taine et des Charcot. »

Les expériences d'hypnotisme « nous ont appris qu'un sujet parfaitement sain d'apparence, mis dans un certain état spécial, peut, sans en garder aucun souvenir une fois revenu à son état normal, jouer les rôles les plus variés, et les plus différents de son caractère ordinaire, avec une aisance et une perfection qu'on n'eût point attendues de lui. A la moindre suggestion qui lui en est faite, il devient tour à tour petite fille s'amusant avec sa poupée, Napoléon Ier donnant des ordres de bataille, nourrice allaitant un bébé, voire lapin broutant l'herbe ou lion, rugissant et prêt à bondir, etc. »

O psychologie charcotique, que vous êtes donc savante! Sans même être « mis dans un état spécial », tous les acteurs du monde et même tous les hommes, sans en excepter les femmes, au contraire, se sont plu à jouer et à voir jouer les rôles les plus variés. Ils faisaient cela comme M. Jourdain faisait de la prose, sans se douter le moins du monde que cela détruisait la

simplicité et l'identité de l'individu psychique. Il a fallu l'hypnotisme pour faire cette découverte.

M. Fl... ignore-t-il que les merveilleux états hypnotiques découverts par Charcot sont aujourd'hui démodés et reconnus faux, et que des docteurs comme Joire, Moutin, etc., avouent discrètement, mais avouent qu'il ne reste plus rien de l'œuvre hypnologique de Charcot.

Le peu qu'il y a de réel dans « l'état spécial » décrit par M. Fl... ne prouve pas plus la dissociation du moi que le trouble momentané dans lequel on se trouve quand on est à demi endormi ou réveillé brusquement. Ce trouble n'a jamais été considéré par personne comme une altération de la conscience, une dislocation de la personnalité.

Tant que M. Fl... était en train de parler d'hypnotisme, que n'a-t-il décrit plusieurs autres phénomènes, mieux constatés, plus intéressants, et qui prouvent l'unité et l'indéfectibilité du moi et son indépendance de l'organisme corporel?

***

Le second argument présenté par M. Fl... contre la deuxième prémisse d'Allan Kardec ne me paraît pas plus démonstratif que le précédent. Le voici :

« Les phénomènes spontanés de dissociation psychique, de personnalités multiples, etc., que la pathologie mentale a signalés en ces dernières années, nous montrent sous une nouvelle face cette aptitude de notre nature à prendre l'apparence illusoire d'entités foncièrement différentes se traduisant par un même organisme matériel. »

La pathologie mentale ne prouve pas plus contre l'unité et l'indéfectibilité du moi que les nuages et la pluie ne prouvent contre l'existence et l'unité du soleil qu'ils occultent temporairement, ou que le piano qui fonctionne mal quand il est désaccordé ou qui ne fonctionne plus du tout quand l'artiste se croise les bras.

Les personnalités multiples qui se manifestent dans un même organisme matériel sont analogues aux personnalités multiples qui causent dans un salon pendant que la maîtresse de maison se tait, sans qu'elle cesse pour cela d'être propriétaire de son *home*.

Enfin, dit M. Fl..., ce qui implique que son troisième et dernier argument est plus fort que les deux autres et qu'il est irréfutable.

« Enfin, même à l'état normal, la complexité de l'âme humaine s'impose à nous chaque jour davantage dans cette région, si captivante, qui entoure notre moi pleinement conscient comme d'un clair-obscur ou d'une pénombre aux limites flottantes, où s'agite une masse de pensées confuses, de souvenirs effacés et de vagues rêveries, de désirs, soucis, regrets, préoccu-

pations et penchants contradictoires, refoulés par les affaires du moment, mais prêts à surgir au moindre appel de l'association des idées, et se manifestant souvent au dehors à notre insu pour peu que notre attention se relâche. »

Ainsi, depuis que le monde est monde, on a observé ces choses et jamais aucun penseur, savant, philosophe ou théologien n'y a vu une désagrégation du moi. Il a fallu la psychologie expérimentale pour nous éclairer sur ce point !

Mais s'il y a des savants qui font tant de cas de la psychologie expérimentale, d'autres, le très grand nombre, ne la prennent pas au sérieux, s'en moquent, et même démontrent, preuves en mains, qu'elle n'a aucune valeur et qu'elle n'a jamais rien découvert d'important qui ne l'ait été d'avance par la vieille psychologie.

Je ne reproduirai pas, pour le moment, les raisons, encore moins les railleries de ces savants ; j'attendrai que les psychologistes expérimentaux réfutent les objections qui leur sont opposées par leurs confrères en science.

Les petits faits que nous raconte M. Fl. dans sa troisième objection à la seconde prémisse du spiritisme prouvent que l'âme humaine n'est pas d'une simplicité absolue; mais ils n'infirment pas la théorie qui la considère comme une dans sa complexité, *uni-variée*, de même que tout ce qui excite dans l'univers.

Pour me servir encore d'une comparaison très vulgaire — ce sont les meilleures et elles sont à la portée de tous — l'âme est au corps comme l'essieu est à la roue, comme l'axe est à la terre.

Au fond, quand même les messages proviendraient, dans certains cas, inconsciemment, du médium ou des assistants, il ne s'ensuivrait pas qu'ils ne puissent provenir aussi des Esprits. Ceci est une question de fait

***

La science ne voulant pas admettre l'explication spirite, que va-t-elle nous offrir pour la remplacer? Car il faut bien quelque chose. L'esprit de l'homme est ainsi fait que de tout phénomène il veut remonter à la cause.

« Si l'on veut rester fidèle aux principes de la méthode expérimentale, dit M. Fl., on devra commencer par ne recourir, pour l'explication forcément obscure de faits aussi extraordinaires, qu'à des forces ou des facultés (encore inconnues) d'êtres *empiriquement donnés et observables*, comme le médium et les assistants, plutôt qu'à celles (non moins inconnues) d'agents *purement hypothétiques et insaisissables* tels que les désincarnés. » (*Bulletin*, p. 385).

Recourir à des forces ou des facultés *inconnues*, pour expliquer des faits, ce n'est pas suivre la méthode expérimentale, mais la méthode théologique,

qui attribue tous les phénomènes à Dieu même. Cela me rappelle une pêcheuse bretonne qui disait: « c'est le bon Dieu qui fait que la mer monte et descend, afin que nous puissions pêcher le lançon » ; et qui croyait avoir ainsi donné l'explication des marées.

D'autre part, le médium et les assistants ne sont pas mieux connus, ni même aussi bien que l'âme humaine considérée par les spirites comme la cause des phénomènes. M. Fl. vient d'employer tous ses efforts à nous prouver l'inconsistance des facultés du médium et des assistants, puis il veut en faire la base de sa recherche des causes!

L'âme humaine n'est pas *hypothétique:* unie à un corps, elle est très *observable*, et, par analogie, on peut très bien la *saisir* dans l'état désincarné.

Je conviens que les savants modernes ne le peuvent pas, puisqu'ils nient *a priori* l'autonomie de l'âme et qu'ils croient indigne d'eux d'étudier, ce qu'en ont observé et dit les théologiens et les philosophes; reste à savoir si leur négation est scientifique, est expérimentale.

Savez-vous à quoi M. Fl. ramène les phénomènes spirites? « A ce *mêli-mêlo* d'éléments de toutes sortes qui grouillent confusément dans les marges de notre conscience ».

« Comment, ajoute-t-il, ce fouillis chaotique pourrait-il engendrer des messages précis, clairement formulés, parlant à la première personne, exprimant des idées et des volontés propres, manifestant en un mot, avec la dernière évidence, des Esprits distincts et différents du médium, au point qu'ils le contredisent et lui tiennent tête parfois de la façon la plus obstinée ? Si incroyable que cela paraisse, c'est pourtant là un fait d'expérience dont je pourrais citer maints exemples. »

Il cite un exemple en effet, et le ramène à son mêli-mêlo, à son fouillis chaotique, mais arbitrairement ; c'est affaire de sentiment et non de raison, encore moins d'expérience, et l'on pourrait interpréter cet exemple de bien d'autres façons.

Le mêli-mêlo, le fouillis chaotique, c'est, on le devine, l'inconscient ou le subconscient du médium et des assistants.

Après avoir cru démontrer que le conscient, le vrai n'existe pas, M. Fl. vous parle du subconscient comme s'il le connaissait dans ses derniers replis. Il trouve l'âme insaisissable et le subconscient saisissable. Mais il ne nous le fait pas saisir, du moins, moi, je ne le saisis pas.

Qu'est-ce que le subconscient à qui l'on accorde tant de puissance, et d'intelligence ?

Il est composé des sensations et des idées trop fugitives pour arriver jusqu'à la conscience ou qui ont été oubliées. C'est un « amas » ; un « mêli-mêlo » ; donc il est passif. C'est un « fouillis chaotique », donc il est inintelligent.

Or, d'après la première prémisse d'Allan Kardec, une cause inintelligente ne peut produire un effet intelligent. Le subconscient ne peut même produire aucune sorte d'effet, puisqu'il est passif. Il ne peut que subir et transmettre le mouvement, mais non le produire.

Nous ne pouvons connaître le subconscient que par analogie avec le conscient, c'est-à-dire avec nos propres facultés.

Je ne me connais pas très bien, mais je sais cependant que j'éprouve des sensations, je m'en souviens, je les compare, je juge, je raisonne, je rapporte mes sensations et mes idées à leurs objets, je les enchaîne entre elles et, en conséquence de mes raisonnements, je veux et j'agis pour renouveler les sensations agréables et pour éviter les désagréables ; pour m'approprier les objets qui me plaisent et pour éloigner de moi ceux qui me déplaisent.

Et le subconscient, que fait-il ? Quelles sont ses facultés ? Quelles causes ramènent au-dessus du seuil de la conscience les sensations inaperçues ou oubliées et conservées dans cet arsenal du subconscient ?

La science, qui se dit expérimentale, ne nous dit rien de tout cela. Elle s'en rapporte *théologiquement* à notre foi et à notre « imagination créatrice ».

Toutes ces questions et beaucoup d'autres devront pourtant être résolues par les savants, s'ils veulent que les hommes de bon sens acceptent leur explication des phénomènes spirites. Jusqu'à présent, ils ne nous ont présenté que des mots vides de sens, des hypothèses sans la moindre vraisemblance.

***

M. Fl. le sent si bien qu'il a recours à d'autres explications : la transmission de pensée, l'imagination créatrice ; il va même jusqu'à supposer scientifiquement — une atmosphère de la table ! (*Bulletin*, p. 382).

On voit que, si les spirites sont mystiques, les savants peuvent leur rendre des points.

Les « prétendus esprits, dit M. Fl., pourraient bien n'être que des produits de division du médium lui-même ».

Ils *pourraient*, donc ce n'est qu'une hypothèse donnée pour une explication ; mais hypothèse nullement rationnelle. Comment les fragments du médium seraient-ils autant ou plus puissants et intelligents que le médium entier ? Comment un instrument de musique divisé ou seulement désaccordé deviendrait-il plus harmonieux ?

M. Fl. croit à « la transmission au médium de renseignements provenant non point des désincarnés, mais tout bonnement des vivants de son entourage ».

« Beaucoup de ces cas frappants, dit-il, peuvent s'expliquer par la trans-

mission mentale, le médium n'ayant fait que renvoyer aux assistants l'image du désincarné telle qu'ils la portaient en eux-mêmes ».

Je suis enchanté de voir que la science moderne admet enfin la transmission de pensée. Ce n'est pas il y a un demi-siècle qu'elle aurait, comme on dit, « entendu de cette oreille-là. »

Mais je me plaindrai de deux choses : 1° De ce qu'après l'avoir longtemps niée, les savants se jettent dans l'excès opposé, y recourent à tout propos et la mettent « à toutes les sauces » ; 2° de ce qu'ils en usent et abusent comme de la chose la plus commune du monde, la mieux connue et la plus facile à réaliser sans jamais la définir ni expliquer comment elle opère.

D'abord, y a-t-il *transmission* ou *lecture* de pensée ? Je veux dire les assistants projettent-ils leur pensée dans l'esprit du médium, ou celui-ci va-t-il lire dans le cerveau des assistants les images et les idées qui s'y trouvent ?

Ces opérations se font-elles consciemment où inconsciemment de la part du médium et des assistants.

Si l'opération est consciente, c'est de la fraude.

Si elle est inconsciente, il faut attribuer à l'inconscient une activité tout à fait hypothétique et improbable.

Invoquer la transmission de pensée et négliger ces choses et plusieurs autres que nous omettons, n'est-ce pas raisonner superficiellement et même à vide ?

La transmission mentale existe, mais elle n'est point si commune ni si facile à réaliser que le croient ou feignent de le croire les savants.

Je dis plus. Les savants sont bien mal inspirés de recourir à elle s'ils veulent maintenir leur position *matérialiste*, qu'ils appellent scientifique, expérimentale, mais qui n'est que purement hypothétique et mystagogique.

En effet, si les esprits des vivants peuvent communiquer entre eux directement, sans le secours des organes du corps, il s'ensuit que l'esprit est autonome, indépendant du corps et n'en est donc pas un produit, une sécrétion.

Si l'esprit existe indépendamment du corps, rien n'indique qu'il suive la même loi et qu'il s'anéantisse quand le corps meurt.

La transmission de pensée nous démontre donc la possibilité de la survivance de l'âme, de l'existence des Esprits désincarnés. La réalité de cette survivance de l'âme, déjà fondée sur le raisonnement, pour devenir *scientifique*, est une question de fait, c'est-à-dire d'observation et d'expérience si possible.

L'hypothèse spirite est donc beaucoup moins hypothétique que toutes celles qui ont été et sont encore proposées par les savants et eux-mêmes en sont réduits à nous fournir des arguments en faveur de cette hypothèse.

*
* *

« Avant, dit M. Fl..., d'invoquer l'intervention, dans les phénomènes physiques ou psychiques de cet univers, de causes spéciales et nouvelles telles que les désincarnés, il faudrait d'abord avoir fait la part complète de tout ce qui peut ressortir aux causes communes et déjà données, à savoir les agents incarnés que nous sommes. »

Très bien ; mais les Esprits ne sont pas une nouveauté. On conçoit aussi bien que l'âme existe désincarnée qu'incarnée ; cela paraît même si naturel que tous les peuples et tous les rangs de chaque peuple, aussi bien savants qu'ignorants, ont cru aux Esprits jusqu'à ces derniers temps.

La science moderne a nié les faits et les raisons sur lesquels est basée cette idée, mais elle ne les a point réfutés.

D'autre part les causes qu'elle considère comme « communes et déjà données », savoir, le mêli-mêlo, le fouillis chaotique et la transmission de pensée sont des phénomènes non pas communs, mais très rares et trop peu étudiés pour servir d'explication à quoi que ce soit.

Je dis plus. L'inconscient, le subconscient et le reste sont subordonnés au conscient, puisqu'ils ne peuvent être connus que par celui-ci.

Quoique nous ne connaissions plus guère l'âme humaine, n'étudiant plus que le corps, c'est encore ce que nous connaissons le mieux au monde, et c'est par son moyen que nous découvrons peu à peu toutes les autres choses.

Les tendances indiquent les destinées.

Notre tendance à durer, à nous survivre non seulement physiologiquement dans nos enfants, mais psychologiquement, dans la mémoire de nos compatriotes et de nos contemporains, et plus encore, dans la mémoire de toute la postérité ; cette tendance, aussi bien enracinée chez les matérialistes que chez les spiritualistes, est une idée que l'âme ne tire pas du corps, et une indication que l'âme peut survivre à l'organisme qu'elle anime.

Notre tendance à nous élever au-dessus des autres et, plus, au-dessus de nous-mêmes, à nous perfectionner, qui ne peut être satisfaite par une seule existence, nous indique que la vie éphémère dont nous jouissons n'est qu'une étape dans une infinité de vies successives.

Il y a donc tout lieu de croire, même *a priori*, que l'âme survit au corps ; que, par conséquent, elle continue de sentir, d'aimer, de penser, d'agir, à sa manière, qui peut et même doit n'être plus la nôtre, et qu'elle peut se communiquer à ses anciens compagnons de vie terrestre.

Tout cela, dit la science matérialiste, n'est qu'illusions.

Comment, répondrai-je, une illusion, une idée fausse peut-elle naître dans un esprit qui, dites-vous, dérive du corps et dans lequel rien ne peut exister que ce qui entre par les sens ?

Non ; ce ne sont pas là des illusions, mais des idées toutes naturelles et très rationnelles, et, par-dessus le marché, très utiles. Car, que serait la vie actuelle, si elle était unique ? Vaudrait-elle la peine d'être vécue ?

M. Fl... s'est abstenu, dans sa conférence, de toucher aux problèmes philosophiques, moraux, religieux, et même sociaux, qu'on a si souvent coutume de mêler à la question de la médiumnité. »

Il a eu raison en principe, mais il s'agit de s'entendre.

Il ne faut pas tout confondre ; il ne faut pas donner les sentiments pour des raisons ; il ne faut pas confondre l'utilité avec la vérité ; il ne faut pas *mêler*, mais il faut *ajouter* la philosophie et la morale à la science ; il faut *coordonner*.

Comme tout le monde, la science doit marcher sur deux jambes : l'analyse, l'expérience, qui divise, distingue, et la synthèse, qui réunit et tire les conséquences théoriques et pratiques.

A quoi sert la science, si elle s'enferme dans sa tour d'ivoire expérimentale et n'en sort que pour émarger au budget ?

Dans la nature psychique, le vrai et le bien ne sont pas antagoniques, mais harmoniques ; ils proviennent de la même source ; de même que dans la nature physique, la chaleur et la lumière.

ROUXEL.

Pour franchir les Portes

Par **LOUIS DE VALBOIS** (1).

Bien des âmes de foi commencent enfin à penser ! Le dogmatisme étroit du catholicisme et des autres religions, qui longtemps courba sous son joug les peuples ignorants et soumis, leur apparaît moins certain, moins dépositaire de l'unique vérité...

Cependant, appartenant à des milieux encore aveugles, étouffées par l'autoritarisme des prêtres, craignant les foudres de l'Église que leur esprit hésitant n'a pas encore la force de rejeter, ces âmes se trouvent plus effrayées qu'aidées par la lumière qui filtre jusqu'à elles. Le soi-disant scandale que provoquerait dans leur entourage l'exposé de leurs doutes ou de leurs idées, celles-ci d'ailleurs n'ayant pu encore se développer et mûrir, les gêne également et tend à enrayer leur évolution.

Et il arrive, que n'osant suivre leur naissante clairvoyance, ne pouvant ou ne voulant s'éclairer au dehors, ces êtres craintifs ferment leur entendement

(1) Un vol. in-12 de 435 pages, 3 fr. 50. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

et détournent les yeux, espérant ainsi recouvrer un peu de paix, avec la foi naïve qui berça leur enfance.

Mais si, par des efforts à contresens, au lieu de s'ouvrir et de se développer, un terrien peut rendre inutiles pour son incarnation présente, les avertissements dont ses guides de l'Au-delà s'efforcent de pénétrer son esprit et son cœur, la paix ne reviendra pas à son appel de passé enfantin.

Désormais, c'est vers la clarté, la vérité et la liberté que Dieu a décidé d'acheminer cette âme. Ses résistances et ses hésitations peuvent augmenter la somme de ses souffrances, mais en elle a commencé un enfantement de lumière, et tôt ou tard, à ses yeux dessillés, le résultat apparaîtra, sublime et grandiose. Au lieu d'un Dieu personnel, persécuteur, vengeur, cruel et irascible, elle connaîtra un Dieu juste et équitable, généreux et magnifique. Elle saura d'où elle vient, ce qu'elle est, où elle va. Elle entrevera les splendeurs auxquelles elle est promise, auxquelles ses efforts conscients doivent la mener de plus en plus dans un accroissement sans fin. Elle admirera le rôle que les esprits supérieurs de l'espace sont appelés à remplir près d'elle, et sera pénétrée de la confiance et de la reconnaissance qu'elle doit à ces guides puissants et bienfaisants. Et elle comprendra enfin, comment son âme, participante de Dieu même auquel elle est unie, est créée pour la liberté et la dilatation dans l'amour.

Louis de Valbois, convaincu du grand nombre de terriens hésitants qu'un peu d'aide soutiendrait, que la vue d'un chemin déjà suivi par d'autres aiderait efficacement, a écrit pour ses frères l'ensemble d'une vie, qui part de la foi catholique la plus orthodoxe, et arrive à travers les luttes les plus âpres, à conquérir la vérité et à chanter sa délivrance !

Un ami parti dans l'Au-delà, lui ayant dit ses regrets de n'avoir su et de n'avoir osé sur terre, suivre la voix évolutive qui l'attirait, pour épargner à quelques-uns des remords semblables et tardifs, l'auteur de *Pour Franchir les Portes* a mis sa foi et ses connaissances au service des humains.

Ce livre est beau, compréhensible pour ceux qui n'ont encore sur l'Au-delà que des aperçus vagues et des espoirs légers, empoignant aussi, émouvant et réconfortant pour les âmes plus avancées, qui souhaitent leur développement, veulent en prendre les moyens, et arriver rapidement à dépouiller l'humanité pour passer sur des plans supérieurs.

L'ouvrage est écrit d'une plume vive et colorée, dans un style de grandeur et d'élévation morales qui n'exclut pas de justes critiques, et parle de l'humanité en juge comme en penseur éclairé.

LA RÉDACTION.

LA MORT N'EXISTE PAS

par Mme FLORENCE MARRYAT

(*Traduit de l'Anglais*)

CHAPITRE XXVI

III. — Les demoiselles Berry (1) (*Suite*).

J'étais à peine parvenue à la fin de cette strophe que les deux rideaux étaient tirés avec une telle vivacité que les anneaux de cuivre grincèrent sur la tringle et je vis John Powles debout devant moi.

Ce n'était ni un visage, ni une forme à moitié ébauchée, ni une apparition qui se serait effrayée de se produire en pleine lumière, mais John Powles lui-même solide et vivant, qui fit rapidement un pas et, me prenant dans ses bras, m'embrassa quatre ou cinq fois ainsi que l'eût pu faire un frère longtemps absent ; et, chose étrange à dire, je n'éprouvai pas la moindre surprise à cela et je me collai à lui comme une sœur car John Powles ne m'avait jamais embrassée de sa vie.

Bien que nous eussions vécu durant quatre ans dans la plus grande intimité, souvent sous le même toit nous ne nous étions jamais laissés aller à la moindre familiarité.

Je crois que les hommes et les femmes n'étaient pas aussi relâchés en leurs manières alors qu'ils le sont à présent.

La seule fois que je l'embrassai fut après sa mort et parce que mon mari m'avait dit de le faire ; et pourtant cela me semblait tout naturel, en le retrouvant, de l'embrasser et de pleurer sur lui.

A la fin, je me risquai à dire :

— Oh ! Powles ! Est-ce bien « réellement vous » ?

— Regardez-moi, et voyez par vous-même, répondit-il.

Je levai les yeux, c'était bien lui : Il avait de son vivant les yeux très bleus, une bonne figure, le teint fleuri, la chevelure châtain clair avec la barbe et les moustaches dorées. Ses yeux, ses cheveux, ses traits étaient bien les mêmes. Seulement, son teint était plus pâle et il ne portait plus de barbe.

— Oh ! lui dis-je, où est votre barbe ?

— Ne vous rappelez-vous pas que je l'avais coupée peu de temps avant de quitter ce monde? dit-il ; et alors je me souvins qu'il avait dû faire cela sur un ordre du gouvernement à ce sujet.

Et puisque nous sommes sur cette question je puis mentionner ce qui semble une chose curieuse, c'est que les esprits reviennent presque invaria-

(1) Voir le nº de juillet.

blement sur terre pour la première fois exactement comme ils l'ont quittée comme si leurs pensées au moment du départ les enveloppaient au retour.

Ce n'était toutefois pas la première tentative de John Powles pour se matérialiser quoique ce fût son premier succès. Mais on peut se rappeler qu'il essaya de se montrer par Miss Showers et qu'alors il avait une barbe. Cependant quand je le vis par Miss Berry il n'en avait pas et ne la reprit pas pendant mon séjour en Amérique.

Quand nous eûmes savouré la joie de notre rencontre, il commença à me parler de mes enfants, principalement des trois qui étaient nés avant sa mort et pour lesquels il avait une réelle affection.

Il me parla d'eux en les nommant et sembla fort intéressé à la prospérité de leurs affaires. Mais dès que je commençai à parler d'autre chose, il m'arrêta.

— Je sais tout cela, dit-il, j'ai été en esprit avec vous dans toutes vos épreuves et je n'ai jamais senti la moindre, ni la plus petite affection pour ceux qui les ont causées. Ma pauvre amie, vous avez eu en vérité votre purgatoire sur la terre.

— Mais, parlez-moi de vous-même, cher Powles ! Êtes-vous tout à fait heureux ? lui demandai-je. Il hésita un moment et reprit :

— Tout à fait heureux, en vous attendant.

— Sûrement, vous ne souffrez point encore ?... dis-je après tant d'années ?

— Ma chère Florence, répondit-il, il ne faut plus que quelques années pour expier une vie de péché. Mais je suis plus heureux que je ne l'ai été et chaque année le fardeau est plus léger, et, cela m'aide beaucoup de revenir vers vous.

Comme il me parlait, le rideau s'ouvrit, de nouveau surgit mon beau-frère Edward Church qui ne semblait plus abattu et misérable comme chez Miss Eva Hatch, mais brillant et souriant et vêtu d'un habit de soirée, comme de même était John Powles lui-même à ce que vis lorsque j'eus le temps d'y penser. Je ne savais avec lequel causer tout d'abord, mais j'allai de l'un à l'autre d'une façon indécise.

John Powles me dit qu'il me préparait ma maison dans le Ciel et viendrait pour m'y conduire quand je mourrais, mais Ted l'interrompit :

— Ce travail devrait être le mien, Bluebell, dit-il, Powles m'a devancé.

— Je voudrais retourner tout de suite avec vous deux, dis-je, je suis lasse de ce monde !

Ted jeta ses bras autour de mon cou et me pressa contre sa poitrine.

— Oh ! qu'il est dur de se séparer ! Comme je voudrais vous emporter dans mes bras au Ciel ! Je n'aurais plus rien à désirer.

— Vous ne désirez donc pas revenir, Ted ? demandai-je.

— Revenir ! dit-il avec un frisson, non, pour rien. Oui, Bluebell, la mort

est comme une opération qu'il faut subir inévitablement, mais que vous craignez parce que vous ne la connaissez pas... Eh bien, pour moi, l'opération est faite. Je connais le pire et chaque jour rapproche le terme du châtiment. Je suis reconnaissant d'avoir quitté la terre si tôt.

— Vous êtes bien ressemblant à vous-même, Ted, dis-je, les mêmes petites mèches courtes et la petite moustache...

— Tirez-les, répondit-il gaîment. Ne vous en allez pas Bluebell ni dire qu'elles étaient fausses et que j'étais Miss Berry travestie. Tâtez mes biceps, continua-t-il, en levant ses bras comme font les hommes; palpez mon cœur en plaçant ma main dessus. Voyez comme il bat pour ma sœur Bluebell.

— Je dis à John Powles :

— Je vous reconnais à peine en costume de soirée, je ne vous ai jamais vu ainsi (ce qui était vrai car toute notre connaissance s'était faite dans l'Inde où il n'est jamais permis aux officiers de paraître autrement qu'en uniforme, spécialement dans les soirées). Je désire, ajoutai-je, que la prochaine fois vous veniez en uniforme.

— J'essaierai, répondit-il, et alors, leur temps étant écoulé pour cette occasion, ils furent obligés de partir.

Une chose comique se produisit à ma seconde visite chez les Berry. J'étais naturellement tout impatiente de revoir mon beau-frère et Powles, et, lorsque je fus appelée au cabinet, je vis un jeune homme élancé attendant là. Tout d'abord, je le pris pour Ted et sans le regarder, j'étais sur le point de l'embrasser quand il recula et dit :

— Je ne suis pas Édouard ! Je suis son ami Joseph à qui il a donné la permission de faire votre connaissance.

Alors je vis que « Joseph » était très différent de « Ted » de plus grande taille et de meilleure mine avec une expression de physionomie juive. Je balbutiai et m'excusai me sentant aussi gauche que si j'eusse réellement embrassé un mortel par méprise.

Joseph sourit comme si c'était chose de minime conséquence. Il dit qu'il n'avait jamais rencontré Ted sur la terre, mais qu'ils étaient très amis dans le monde des esprits et que Ted lui avait tant parlé de moi qu'il était devenu très désireux de me voir et de me parler. C'était un très élégant jeune homme, mais qui ne semblait pas avoir grand'chose à dire par lui-même et il me donna l'impression d'avoir été un dandy tandis qu'il était ici-bas et de n'en avoir pas complètement perdu le souvenir dans le monde des esprits.

Il y avait un esprit qui fit souvent son apparition à ces séances et m'intéressa grandement : ce fut une mère avec un enfant de quelques semaines. La dame était douce et gentille, mais c'est surtout le bébé qui m'impressionnait, un bébé qui ne se plaignait ni ne criait jamais, ni ne devenait rouge et pourtant, n'était ni de cire, ni de bois mais bien vivant et respirant.

J'avais coutume d'aller toujours au cabinet quand cet esprit venait et de le prier de me laisser prendre le bébé. C'était une petite créature avec un visage qu'on eût dit en cire et elle le portait enveloppé dans un voile bien propre, cependant, quand je touchais sa main, ses petits doigts se fermaient sur le mien à la façon des bébés comme pour essayer de le porter à sa bouche.

J'avais vu plusieurs esprits d'enfants matérialisés mais jamais un aussi jeune que celui-là. La mère me dit qu'elle était morte en couches et son enfant avec elle. Elle avait été amie de miss Berry et venait chez elle pour cela.

La veille de Noël, j'arrivai à Boston sans engagement et comme je trouvai que c'était une coutume des spirites américains de tenir des réunions à cet anniversaire pour voir leurs amis de l'Au-delà, je retins un siège à cette occasion. J'arrivai un peu avant le commencement de la séance et près de moi était assis un monsieur vêtu plutôt grossièrement qui regardait tout autour de lui avec la plus grande attention, puis, il se tourna vers moi et me dit avec simplicité :

— Croyez-vous à ces sortes de choses ?

— Oui, répondis-je et j'y crois depuis quinze ans.

— Avez-vous jamais vu quelqu'un que vous reconnaissiez? continua-t-il.

— Parfaitement, dis-je.

Alors, il se rapprocha un peu de moi et dit à voix basse :

— Savez-vous que j'ai fait quarante milles à cheval à travers la neige aujourd'hui pour être présent à ce meeting parce que ma vieille mère m'a envoyé un message disant qu'elle me verrait ici. Je n'y crois pas, vous savez. Je n'ai encore jamais assisté à aucune séance et il me semble que je fais une grande folie, mais je ne pouvais pas négliger le message de ma pauvre vieille mère, quoi qu'il dût arriver.

— Naturellement non, répondis-je, et j'espère que votre peine sera récompensée.

Je n'avais pas beaucoup de confiance dans mes propres paroles, cependant, car j'avais vu des gens bien désappointés bien souvent à leur première séance, soit que les esprits de leurs amis fussent trop faibles pour se matérialiser, ou qu'ils eussent essayé de prendre trop de pouvoir d'un coup et ainsi, tous les effets étaient neutralisés.

Mon jeune marié était tout prêt en cette occasion avec ses fleurs blanches dans la main et, m'aventurant à lui adresser la parole je lui dis combien je trouvais que la fidélité de sa femme et la sienne étaient belles. Il parut heureux et commença à m'en parler tout à fait librement. Il me dit qu'elle était revenue à lui avant son enterrement et avait toujours été avec lui depuis.

— Elle est si réellement et si véritablement ma femme ! dit-il. Je l'ai reçue

à l'autel et je ne pourrais pas plus me remarier que si elle vivait chez moi.

Quand la séance commença, elle apparut la première comme d'habitude et son mari l'amena à mon côté.

— C'est Miss Florence Marryat, chère, dit-il (car en ce temps j'avais laissé de côté mon incognito avec les Berry) vous savez son nom, n'est-ce pas ?

— Eh oui, répondit-elle en me donnant la main, je vous connais bien, j'ai l'habitude de lire vos livres.

Son visage était couvert de son voile de mariée et son mari le releva pour que je pusse le voir. C'était une très jolie fille de vingt ans, peut-être, tout à fait une gipsy avec de grands yeux noirs, des cheveux noirs bouclés et le teint brun.

— Elle n'a pas changé un moment depuis que nous nous sommes mariés, dit son mari en la regardant tendrement, tandis que je suis devenu un vieillard. Elle leva la main et caressa sa joue.

— Nous serons jeunes ensemble quelque jour, dit-elle. Puis, il lui demanda si elle n'allait pas m'embrasser, alors elle me tendit la joue comme un enfant. Il rabattit son voile et la reconduisit.

L'esprit suivant qui apparut fut la mère de mon ami de rencontre et son étonnement, son émotion en la voyant, ne pouvaient tromper. Quand il alla au cabinet et vit sa mère, sa tête se courba et ses épaules furent secouées de sanglots qu'il ne pouvait retenir. Après quelques instants, il devint plus calme et lui parla et lui aussi m'amena sa mère.

— Je dois vous la présenter, me dit-il, pour que vous voyez qu'elle est réellement revenue à nous.

Je me levai et la vieille dame me serra la main. Elle devait avoir soixante-dix ans au moins et était un parfait spécimen de vieille femme. Sa figure était comme de la cire et ses cheveux comme de l'argent mais chaque ride était distincte et ses mains étaient rayées de veines bleues. Elle avait perdu ses dents et marmonnait en parlant et son fils disait :

— Elle a peur que vous ne compreniez pas ce qu'elle dit, mais elle veut que vous sachiez qu'elle serait très heureuse si son retour me faisait croire à la vie future.

— Eh bien? lui demandai-je. Il regarda sa mère.

— Je n'y comprends rien, dit-il, cela me semble trop merveilleux pour être vrai... Mais, comment ne pas croire quand ma mère est devant mes yeux?... Et ses mots étaient si bien l'écho de mes propres raisons de croire que je sympathisai avec lui.

John Powles, Ted et Florence vinrent tous me voir ce soir-là et, quand je donnai le bonsoir à Florence, elle me dit :

— Oh! non pas bonsoir, mère, je reviendrai encore avant votre départ.

Puis quelque chose qui était bien loin de mon esprit, qui n'y était même

jamais entré m'arriva. On me dit qu'une jeune dame désirait me parler et en allant au cabinet, je reconnus une jeune fille que je connaissais de vue mais à qui je n'avais jamais parlé, appartenant à une nombreuse famille vivant sur la même terrasse de Londres que moi et qui était morte de la fièvre maligne scarlatine il y avait un an environ.

— Madame Lean, dit-elle rapidement en s'apercevant de ma surprise, me reconnaissez-vous? Je suis May?

— Oui, je vous reconnais, ma chère enfant, répondis-je, mais, pourquoi venez-vous à moi?

— Minnie et Katie sont si malheureuses à cause de moi, dit-elle... Elles ne comprennent pas; elles pensent que je suis partie, Elles ne savent pas ce qu'est la mort... que c'est comme de passer dans la chambre à côté et de fermer la porte!

— Et que puis-je faire, May? demandai-je.

— Dites-leur que vous m'avez vue, madame Lean ; dites-leur que je suis en vie, plus en vie qu'elles... que si elles tiennent séance pour moi, je viendrai et leur dirai tant de choses dont elles ne savent rien.

— Mais, où sont vos sœurs, dis-je. Elle parut embarrassée :

— Je ne sais pas, je ne puis dire l'endroit, mais vous les rencontrerez bientôt et vous leur direz tout.

— Si je les rencontre, je le leur dirai certainement, dis-je.

Mais je n'avais pas, en ce moment-là, la moindre idée où les jeunes filles pouvaient être. Quatre mois plus tard, cependant, comme j'étais à London (Ontario) elles entrèrent brusquement dans ma chambre d'hôtel ayant fait je ne sais combien de milles pour me voir jouer.

Naturellement je tins ma promesse, mais bien qu'elles pleurassent quand je fis allusion à May, évidemment, elles ne pouvaient croire mon histoire de l'avoir vue et j'ai le droit de supposer que le désir de la pauvre petite resta inaccompli.

Je pense que le pire purgatoire, dans l'autre monde est de se trouver comme nos amis se trouvent confortablement sans nous dans celui-ci. Règle générale, je ne prenais pas beaucoup d'intérêt aux esprits qui ne venaient pas pour moi, mais, il y en eut un qui m'apparut plusieurs fois avec les Berry et me semblait comme un vieil ami. Ce fut « John Brown » non pas le « John Brown » de Sa Majesté mais le héros de la chanson.

John Brown est pendu après un pommier,
Mais de voir son âme l'arbre est coutumier ;
Gloire, alleluia pour cette pauvre âme
Qui revient toujours là comme une flamme!...

Quand j'entendais ce chant accompagné de beaucoup de bruits et de gambades en Angleterre, je m'imaginais, et beaucoup sont comme moi que c'était une chanson comique en Amérique. Mais il n'en est pas ainsi. C'est un chant patriotique dont le motif est, quoique sous une forme plaisante, de rendre gloire à Dieu.

Bien qu'on ait pendu John Brown à un pommier, son âme erre encore autour de l'arbre ; ainsi me fut-il expliqué à tort ou à raison. John Brown est un héros patriotique en Amérique et quand il apparaît, toute la salle fait cercle autour de lui. C'était un petit homme avec une contenance singulièrement bienveillante, cheveux gris fer, favoris en côtelettes et yeux bleu foncé faïence, une sorte d'homme qui me parut fait plutôt pour les choses de l'amour que pour l'héroïsme... Mais dans tous les récits, il est à la fois aimable et héroïque.

Un monsieur présent à la veillée de Noël poussait ferme pour voir la matérialisation et disait :

— Oui, c'est lui, c'est mon vieil ami, c'est John Brown, le meilleur homme que la terre ait porté.

Avant que cette soirée fût terminée M. Abrow dit :

— Il y a à présent dans le cabinet une petite dame qui se donne pour un très grand personnage. Elle dit qu'elle est la princesse Gertrude.

— Qui? dites-vous, Monsieur Abrow? dis-je, n'en croyant pas mes oreilles.

— La princesse Gertie, mère, dit Florence passant la tête par les rideaux... Vous l'avez rencontrée en Angleterre, vous savez.

J'allai au cabinet, les rideaux s'ouvrirent, il y avait là ma fille Florence comme d'habitude mais tenant devant elle un petit enfant d'environ sept ans... Je m'agenouillai devant cet esprit de ma propre création. C'était une petite créature frêle, très belle et pâle avec de grands yeux gris et des cheveux bruns sur le front.

On eut dit d'un lys avec ses petites mains blanches jointes doucement devant elle.

— Êtes-vous ma petite Gertie chérie ? dis-je.

— Je suis la princesse Gertie, répondit-elle, et Florence dit que vous êtes ma mère.

— Et, êtes-vous contente de me voir, Gertie ? demandai-je.

Elle regarda sa sœur qui immédiatement répondit :

— Dis : oui mère, Gertie.

— Oui, mère, répéta la petite comme un perroquet.

— Voulez-vous venir avec moi, chérie, dis-je.

— Puis-je vous prendre dans mes bras ?

— Pas ce soir, mère, murmura Florence... Vous ne le pourriez pas, elle est attachée à moi ; nous sommes liées, il vous serait impossible de nous

séparer. La prochaine fois, peut-être, la princesse sera plus forte et parlera davantage. Je vais la reprendre maintenant.

— Mais, où est Yonnie ? demandai-je et Florence rit :

— Je ne peux pas en conduire deux à la fois, dit-elle ; Yonnie viendra un autre jour...

Et je retournai à mon siège plus mystifiée que d'habitude. J'ai fait allusion à la princesse Gertie dans mon récit de la médiumnité de Bessie Fitzgerald et dit que mon allusion trouverait sa signification plus loin. A cette époque je croyais à peine que les enfants nés prématurément et qui n'avaient jamais respiré dans ce monde pouvaient devenir des esprits vivants et conscients que je rencontrerais dans l'autre monde et je pensai à moitié que quelque esprit s'amusait à mes dépens.

Mais ici, dans ce pays étranger où mes bébés manqués n'avaient jamais été mentionnés, rencontrer la princesse Gertie s'appelant elle-même de son propre nom, amenée par sa sœur Florence, rendait la chose hors de doute. Je me rappelai aussitôt, il y avait longtemps, quand « Aimée » le guide de M. Arthur Colman, étant questionnée sur ses occupations dans les sphères d'esprits, m'avait dit qu'elle était petite bonne d'enfants et que Florence en était une aussi, ma fille avait ajouté :

— Oui, je suis la bonne des enfants de maman ; j'ai assez à faire de veiller sur ses bébés. Elle s'est occupée de moi et depuis, elle m'envoie ses bébés dans le monde des esprits.

J'avais fait alors l'agréable connaissance de Mme Seymour, la mère de Bell, et quand je revins m'asseoir et lui dis ce qui était arrivé, elle me dit :

— Je désire que vous partagiez la dépense d'une soirée privée avec moi, ici. Nous pouvons en avoir une pour nous seules pour dix dollars (deux livres) et ce serait si charmant d'avoir une après-midi toute seule avec nos enfants et nos amis.

Je consentis bien vite et nous prîmes nos arrangements avec M. Abrow avant que nous quittions cette soirée pour avoir une séance privée dans l'après-midi du lendemain jour de Noël, à laquelle personne ne serait admis que nous deux seules.

Quand nous arrivâmes, la chambre de séance était éclairée au gaz comme pour le soir mais nous préférâmes que les portes fussent fermées. Helen Berry était le médium et M. Abrow seul était assis avec nous.

Les rangées de chaises paraissaient bien vides sans spectateurs mais nous nous établîmes sur celles du premier rang placées en face du cabinet. La première chose qui se présenta fut l'apparition de la squaw paraissant aussi méchante et vicieuse que toujours qui se glissa avec sa couverture sale, ses cheveux noirs pendant sur sa figure et, délibérément, prit un siège à l'autre bout de la salle.

M. Abrow fut très contrarié de la chose. Il n'aimait pas l'influence de cet esprit qu'il considérait comme ayant un mauvais effet sur les séances. Il lui demanda pourquoi elle était venue et lui dit que son « brave » ne venant pas elle devait aller le retrouver. Puis, il essaya de la sévérité et lui ordonna de quitter la séance, mais tout cela fut en vain. Elle garda son siège avec un entêtement obstiné et ne fit pas mine de bouger. J'eus l'idée d'essayer ce que l'amabilité obtiendrait d'elle et l'approchai dans cette intention, mais elle parut si féroce et si menaçante que M. Abrow me pria de ne pas l'approcher de crainte qu'elle ne me fît du mal. Je la laissai donc seule et elle garda son siège pendant toute la séance, évidemment avec un œil sur moi et se défiant de ma conduite alors que je n'avais pas à craindre la critique du public. Toutefois sa présence ne parut pas faire de différence sur nos amis les esprits. Ils se réunirent hors du cabinet l'un après l'autre jusqu'à ce que nous eussions le frère de Mme Seymour et sa fille « Bell » qui amena la petite « Jimmie », un petit garçon qui était parti avant elle, puis Florence, Ted, John Powles tous heureux, fort bavards si bien que je dis à Mme Seymour qu'il ne nous manquait qu'une table à thé pour nous croire chez nous. A la fin, mais pas le moindre de tous les événements, suivant elle, vint la princesse « Gertie » : M. Abrow essaya de faire amitié avec elle, mais elle repoussa fortement ses avances.

— Je ne vous aime pas, M. Mans ne cessait-elle de dire, vous êtes vilain. Je n'aime pas les hommes, ils sont tous vilains.

Quand je lui dis qu'elle était trop rude et que M. Abrow était un monsieur très aimable et qu'il aimait les petits enfants elle continua à dire qu'elle ne voulait pas parler aux hommes. Elle vint à moi toute seule dans cette occasion, je la pris dans mes bras et la portai à Mme Seymour. Elle était légère comme une plume. Il me semblait que je n'avais rien dans les bras. Je dis à Mme Seymour.

— Voulez-vous me dire à quoi ressemble cet enfant ? J'ai si peur que mes sens ne me trompent que je ne me fie pas à moi-même.

Mme Seymour la regarda et me répondit :

— Elle a un front large avec des cheveux bruns foncés, coupés en travers et tombant droit sur ses épaules des deux côtes. Ses yeux sont gris bleu avec des paupières grandes et lourdes, son nez est court et sa bouche décidée pour une telle enfant.

Ce témoignage donné par une étrangère, de l'apparition d'un enfant qui n'a pas vécu était d'une exacte description (naturellement en germe) de son père le colonel Lean qui n'avait jamais mis le pied en Amérique. Peut-être était-ce une preuve d'identité aussi bonne que toute autre.

Notre séance privée dura deux heures et quoique les différents esprits

rentraient dans le cabinet à certains intervalles pour reprendre du pouvoir, ils furent avec nous pendant tout le temps.

La dernière chose amusante que je vis fut ma chère Florence faisant envoyer des baisers avec sa main par la petite princesse pour me dire adieu et la seule déplaisante la vue de la squaw maussade se glissant après elle avec la conviction évidente que son après-midi avait été perdue.

Pour traduction : LEOPOLD DAUVIL.

Rapports des Esprits et des Vivants (1)

Depuis un bon demi-siècle que le spiritisme est à l'étude, on s'est principalement occupé de démontrer expérimentalement la réalité de l'existence des Esprits et de leurs manifestations.

Quoique la démonstration ne soit pas encore universellement admise, — il s'en faut même de beaucoup — elle l'est cependant assez pour que, tout en continuant d'y travailler, supposant admis les faits et les principes philosophiques du spiritisme, on examine plus en détail la nature des rapports des Esprits avec les Vivants, et que l'on essaie de déterminer ce que nous pouvons et devons attendre, espérer ou craindre de ces rapports.

C'est là le sujet qu'a traité M. Rouxel dans une causerie faite, le 7 novembre dernier, à la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* et que nous allons essayer de résumer.

***

Après une Introduction dans laquelle est esquissée l'évolution suivie par les prêtres, les savants et les spirites eux-mêmes dans l'observation et l'interprétation des phénomènes spirites, M. R..., entre dans son sujet.

Pour savoir, dit-il, ce que nous pouvons obtenir des Esprits, il faut les connaître. Or, les Esprits étant des âmes désincarnées, c'est par la connaissance de nous-mêmes, par l'étude de notre âme que, par analogie, nous pourrons arriver à la connaissance des Esprits.

Que sommes-nous donc? Une âme incarnée, une monade douée de sensibilité, d'activité, d'intelligence, de volonté et de perfectibilité.

Les tendances indiquent les destinées. Puisque nous tendons vers la perfection, notre destinée n'est donc pas seulement de nous connaître, mais de nous faire et de nous parfaire.

(1) Conférence faite par M. Rouxel à la *Société française d'études des phénomènes psychiques* le 7 novembre 1909.

A cet effet notre âme possède un corps qu'elle fabrique — comme nous fabriquons nos outils et machines, — et qui lui sert d'instrument pour exercer, par conséquent, développer ses facultés, ses possibilités, pour s'élever de la *puissance* à l'*acte*, en un mot, pour se perfectionner.

Ce corps est toute la différence qui existe entre les Vivants et les Esprits. Ceux-ci l'ont rejeté ou en ont revêtu un autre ; mais ils ont conservé ce qui relève de l'âme, la *somme* de leurs acquisitions spirituelles pendant la vie (1).

L'expérience prouve que l'exercice modéré et bien ordonné développe les facultés. C'est donc par l'exercice de nos diverses facultés physiques, intellectuelles et morales que nous nous développons et atteignons graduellement une perfection toujours plus grande à l'indéfini.

Il suit de là que, quand même les Esprits pourraient nous guider en toutes choses, nous renseigner sur nos intérêts matériels, sur les sciences, la morale, etc., (ce qui est loin d'être prouvé) ils ne le devraient pas, car ce serait retarder notre avancement.

C'est à nous de chercher, de comparer, de juger, de vouloir, d'agir, à nos risques et périls, afin d'acquérir l'expérience, mère de tout progrès.

***

Nos rapports avec les esprits se déterminent par analogie avec nos rapports entre nous, vivants :

Les théologiens distinguent deux modes d'action des Esprits sur nous : 1° par insinuation ou instigation et 2° par communication. Le premier moyen est employé par les bons esprits, les anges de la théologie catholique ; le second par les mauvais Esprits, les démons.

Cette division est conforme au dogme catholique, qui admet une séparation absolue entre les anges et les démons; mais elle n'est pas conforme à la nature des êtres.

Pour nous, il n'y a pas de sauts dans la nature, pas plus au spirituel qu'au matériel.

En ce monde, il n'y a pas d'hommes tout à fait bons ou tout à fait mauvais, mais des hommes plus ou moins avancés dans le chemin de la perfection.

Dans l'autre monde, il en est de même : il y a des Esprits de tous les degrés de moralité et d'intellectualité et ils agissent en conséquence de leur nature et par analogie avec nous-mêmes.

(1) La somme, et non tous les détails terrestres des connaissances acquises en cette vie. De même que le comptable ne retient pas chaque chiffre qui entre dans son bilan, mais seulement les deux totaux du doit et de l'avoir et leur balance. De même que l'astronome et tout calculateur, le résultat atteint, ne retient pas le détail de toutes les opérations qu'il a faites.

Insinuation et communication sont deux extrêmes entre lesquels sont insérés une infinité de moyens termes.

Pour nous faire une idée de la manière dont les Esprits agissent sur nous, prenons pour exemple l'action d'une mère sur son enfant.

« Tu pourrais faire ou ne pas faire ceci.

« Tu devrais ou ne devrais pas faire cela.

« Si tu faisais ceci au lieu de cela? »

Ce sont là des insinuations plus ou moins pressantes.

« Fais donc ou ne fais pas ceci. »

Si le commandement n'est pas suivi de commination, il est intermédiaire entre l'insinuation et la communication.

S'il est suivi de menace : « Si tu fais ou ne fais pas telle chose, tu seras puni », il tient plus de la communication que de l'insinuation.

Si la menace est suivie d'exécution : l'enfant ne veut pas sortir, par exemple, la mère le prend et le jette dehors. C'est là une action par communication. La volonté du sujet n'y est plus pour rien.

On pourrait ramener ces divers modes d'action à trois principaux: 1° action sur l'esprit de l'enfant par la douceur (insinuation); 2° action sur l'esprit par l'autorité, la contrainte (on pourrait l'appeler suggestion); 3° action sur le corps, contrainte corporelle (communication).

De la même façon les Esprits agissent sur nous. Plus ils sont élevés, plus leurs moyens d'action sont doux, et réciproquement, plus ils sont inférieurs, plus ils sont portés à recourir aux moyens physiques pour se manifester à nous et agir sur nous, au point d'arriver à obséder et même à posséder la personne qui s'y prête ou se laisse ainsi dominer.

***

D'après ces principes, les Esprits inférieurs se manifestent ordinairement par des moyens matériels, produisent des phénomènes physiques. C'est à des Esprits de cette classe, dirigés ou non par de plus élevés, que nous devons les phénomènes physiques du spiritisme.

C'est ce qui explique pourquoi les sauvages obtiennent de plus remarquables phénomènes physiques que nous, et pourquoi les médiums américains, par l'intermédiaire des Esprits des Peaux-Rouges, sont supérieurs aux nôtres en effets physiques.

Les Esprits supérieurs au contraire, agissent sur nous par intuition, par inspiration, par des moyens psychiques et non physiques, action que nous sentons d'autant moins qu'elle est plus douce, mais qui n'en est pas moins réelle.

Nous n'acquérons les sentiments de cette influence, nous n'en avons conscience qu'à force de porter de ce côté notre attention soutenue. C'est

pourquoi ceux qui n'y font nulle attention, qui ne s'observent pas eux-mêmes introspectivement, n'en ont aucune idée et s'imaginent que tout le monde est comme eux.

S'il en est ainsi, les Esprits supérieurs ne sont pas ceux qui, dans les réunions spirites, se communiquent le plus fréquemment, à tout propos, sans être demandés, et qui font le plus d'embarras et cherchent à s'imposer.

Il faut, au contraire, se méfier des Esprits qui prennent de grands noms sans les justifier, qui se posent en guides, qui font de belles promesses dont ils remettent toujours la réalisation. Ces esprits sont sans doute des candidats politiques désincarnés.

Il convient même de se méfier de ceux qui font de belles promesses et les tiennent, car n'étant pas omniscients, le succès ne dure pas toujours et la catastrophe est d'autant plus terrible quand elle arrive, qu'on avait mis en eux une plus entière confiance.

De ce que les Esprits supérieurs se communiquent plus rarement que les autres, il ne faut pas croire que le spiritisme en soit amoindri. Son but essentiel, qui est de trouver la survivance de l'âme, n'en est pas moins atteint.

En effet, si les Esprits inférieurs survivent, (ce qui paraît clairement par la fréquence de leurs manifestations), à plus forte raison les Esprits supérieurs.

Des philosophes et des théosophes ont soutenu que les Esprits supérieurs seuls survivaient et devenaient des demi-dieux, des héros, des saints, et que les inférieurs suivaient la destinée du corps. Mais personne n'a jamais eu l'idée de soutenir l'inverse : que les Esprits inférieurs survivent et que les supérieurs s'anéantissent. Et ce serait en effet absurde ?

***

En outre des preuves de la survivance de l'âme que nous fournissent les Esprits, que pouvons-nous obtenir d'eux et que devons-nous leur demander?

Dans l'autre monde comme dans celui-ci, puisque la terre est le séminaire de l'espace, les plus ignorants sont les plus présomptueux, et les plus autoritaires, les plus empressés à donner des conseils et des ordres.

Vous vous gardez de votre mieux de ceux de ce monde ; gardez-vous encore plus de ceux de l'au-delà, car ils sont plus difficiles à démasquer.

Le mieux pour les personnes inexpérimentées et même pour tout le monde, serait de s'abstenir d'*évoquer*, de ne rien demander de spécial, de laisser les Esprits qui se manifestent spontanément dire et faire ce qu'ils veulent (à condition, bien entendu, qu'ils ne fassent rien de mal), et de juger l'arbre à ses fruits.

Les communications que nous recevons des Esprits peuvent concerner nos intérêts matériels, moraux ou intellectuels.

Puisque nous devons nous faire nous-mêmes, le mieux est de ne leur

rien demander, de ne chercher son point d'appui et sa boussole qu'en soi.

Nous avons tous quelques bons esprits qui s'intéressent particulièrement à nous par inclination, comme nous-mêmes nous nous intéressons en ce monde à telle personne, à tel animal. Ces esprits ne manquent pas de nous venir spontanément en aide en cas d'urgence, de nous inspirer ce que nous devons faire ou éviter dans les circonstances critiques.

Nous n'avons donc qu'à nous en rapporter à eux. Ils sauront bien intervenir à temps. Et c'est ce qu'ils font. J'en ai vu et même éprouvé de nombreux exemples, et chacun en observant attentivement soi et les autres, ne manquera pas d'en remarquer (1).

En tout cas, si nous évoquons les Esprits, si nous les consultons, observons soigneusement de nous servir d'eux, mais évitons de nous y asservir. N'admettons pas d'ordres impératifs de leur part. Examinons et discutons leurs conseils. Si les esprits sont bons, ils ne s'en formaliseront pas et trouveront très juste que nous nous en rapportions aux lumières de notre raison.

C'est nous qui sommes responsables et qui subissons les conséquences de nos actes ; c'est donc nous qui devons décider, vouloir, agir, après avoir bien pesé dans notre conscience le pour et le contre. Et c'est cet exercice de notre intelligence et de notre volonté qui, même en cas d'insuccès, nous instruit, nous élève, nous avance.

Tandis que si nous subissons aveuglément l'influence, même bonne, d'un autre, si nous suivons moutonnièrement ses conseils, nous n'avons aucun mérite : ne faisant pas d'efforts, nous ne faisons pas de progrès.

***

Rien n'est pourtant plus commun parmi les spirites que de s'asservir à leurs « bons guides », Esprits pontifiants, presque toujours au-dessous du médiocre, mais très infatués d'eux-mêmes, se donnant avec aplomb et sans preuves — qu'on ne leur demande guère d'ailleurs — comme étant tel ou tel grand personnage historique, ou suivant les goûts des clients, comme un parent ou un ami dévoué.

J'ai connu et je connais encore (et toutes les personnes expérimentées en connaissent aussi bien que moi), des spirites qui ne font rien sans consulter leur guide. A chaque instant, à tout propos, ils posent leurs mains sur le guéridon, etc. Les contradictions les plus flagrantes de leur « cher et vénéré guide » ne les découragent ni ne les désillusionnent.

On voit aussi des personnes qui, sous la direction de leur guide ou de

(1) Il est à noter que les conseils des bons esprits sont plus généralement *négatifs* que *positifs*. Ils disent plutôt ce qu'il faut éviter, nous laissant le soin de chercher ce qu'il faut faire. C'était le cas du démon de Socrate et de bien d'autres. Cette manière d'agir est conforme aux principes que nous avons exposés plus haut.

celui d'une somnambule ou tireuse de cartes, perdent leur situation, refusent de s'en faire une autre, déclinent de bons partis, attendent, attendent, Pourquoi ? Parce que leur guide leur promet pour bientôt une brillante situation, *Bientôt* n'arrive jamais, et j'ai vu des personnes très estimables sous tous les rapports, conserver ainsi leur foi, leur espérance et... leur misère jusqu'à la mort !

J'ai vu plus fort et surtout pire.

On pourrait croire qu'il n'y a que les pauvres qui, par ignorance, tombent dans ce travers. Au contraire, ce sont les riches qui vont le plus loin dans cette voie.

Et cela se comprend. La pauvreté du peuple le préserve de s'abandonner aux diseuses de bonne aventure, puisqu'il faut les payer. Les riches, non moins ignorants et superstitieux que les pauvres, ne sont retenus par rien et deviennent, à leurs propres dépens, les esclaves des pythonisses et de leurs soi-disant Esprits.

Pour n'en citer qu'un exemple : j'ai vu une grande dame très riche, manquer à un engagement pris, sous prétexte que son guide le lui avait ordonné.

Je ne fais rien, dit-elle, sans consulter mon guide — le guide de son médium, un ex-moine, s'il vous plaît ! — et j'exécute tout ce qu'il me prescrit. Or... donc, etc.

Manquer à la parole donnée est une chose bien commune par le temps qui court, et j'en ai vu assez d'exemples pour ne plus guère m'en étonner ; mais c'est le motif donné qui, dans le cas présent, fait la circonstance aggravante.

Cette dame ne fait rien sans consulter son guide. Je ne lui en fais pas mon compliment, mais passons. Elle l'avait donc consulté avant de s'engager ? Et alors...

A moins que ladite dame ne prenne son co-contractant pour un imbécile qui se dira, sans voir la contradiction : « Oh ! un Guide, un Esprit supérieur ! Il n'y a rien à dire ni à faire contre un si grand personnage. Toutes les absurdités lui sont permises et nous n'avons qu'à nous y soumettre. »

Si cet état d'âme devait s'étendre ; si le spiritisme devait servir de prétexte au parjure, s'il devait nous conduire à briser la bonne foi, base de toute morale et de tout rapport social, mieux vaudrait mille fois qu'il n'existât pas.

Pour mon compte, j'aurais de grands et profonds remords d'avoir tant travaillé à l'étudier et fait tant de sacrifices pour le vulgariser.

Bientôt toutes les trahisons, tous les forfaits y trouveraient leur légitimation ; tous les criminels se retrancheraient derrière la doctrine spirite pour se disculper.

Voyez-vous d'ici une séance de cour d'assises :

Le Président : Pourquoi avez-vous tué ou volé ?

L'Accusé : Monsieur le Président, je suis spirite ; c'est « mon cher et vénéré » guide, qui me l'a ordonné. Je ne fais rien sans consulter mon guide, et je fais tout ce qu'il me permet ou me commande. C'est donc à lui que vous devez vous en prendre...

***

M. R... résume et conclut sa conférence ainsi qu'il suit :

1° Il y a des rapports continuels entre les Esprits et les Vivants. Ces rapports sont, de notre part, conscients ou non, directs ou indirects (c'est-à-dire établis avec ou sans moyens physiques).

Les rapports directs ont lieu d'esprit à esprit par intuitions, inspirations, auditions ou visions spirituelles *spontanées*, (sans recours à aucun moyen artificiel).

Les rapports indirects s'établissent par l'intermédiaire des moyens physiques : table, écriture, verre d'eau, cartes, etc.

2° Nous sommes tous plus ou moins médiums, conscients ou inconscients. et les meilleurs ne sont pas ceux à effets physiques, comme on le croit souvent.

3° Nous avons tous des esprits bons qui s'intéressent à nous, mais qui d'ordinaire nous laissent « voler de nos propres ailes », comme ils le doivent pour notre bien, dussions-nous quelquefois tomber.

Ils n'interviennent que dans des circonstances graves et exceptionnelles, et toujours par des moyens doux, insinuants, persuasifs, et non par contrainte.

4° Il y a aussi des esprits plus ou moins inférieurs et même mauvais qui se présentent à nous ; mais il nous est facile de nous en garder ou de les repousser.

Chacun, en règle générale, est entouré des Esprits qu'il mérite, selon son cœur et ses œuvres plutôt que selon son intelligence. Qui se ressemble, s'assemble.

5° A nous par conséquent, de nous tenir toujours en état de discerner les esprits, de recevoir les intuitions, les inspirations des bons et de repousser les obsessions des mauvais.

Pour cela, il n'est pas nécessaire ni utile de se livrer à des privations, à des macérations, mais tout simplement à la modération. *Rien trop*, disaient les anciens. *In medio virtus.*

La vie ne nous a pas été donnée pour en dédaigner les joies et nous tourmenter sans utilité pour personne. C'est de l'ingratitude. C'est de plus,

résister à notre destinée, puisque l'exercice modéré développe les facultés et nous mène vers la perfection.

La vie nous a été donnée pour en jouir, pour en faire l'apprentissage et nous préparer à une vie plus haute. Donc, jouir de tout et n'abuser de rien. User le tout sans nuire aux autres.

C'est par une vie digne, exemplaire, sans extravagance d'aucun genre, que nous ferons des prosélytes au spiritisme plus que par tout autre moyen.

De la Prière

A propos de l'article de notre frère Algol

Mon cher Paul Leymarie,

J'applaudis de plus en plus à la direction que prend la *Revue spirite*. Elle est dans la voie que les Esprits supérieurs ont voulu dès le principe, lorsqu'ils ont guidé Allan-Kardec et inspiré votre père pendant de très longues années.

La Prière a toujours été conseillée et admise par les Esprits. La doctrine spirite en enseigne la pratique, et il n'est pas de réunions spirites sérieuses où la prière ne soit la cause déterminante des manifestations occultes indiscutées.

Allan-Kardec, qui fut « le bon sens incarné », n'a pas inutilement, dans l'*Évangile selon le Spiritisme*, introduit un chapitre tout entier consacré à la Prière; et, parmi les philosophes, il est l'un de ceux qui ont le mieux compris et expliqué l'action et la puissance de la Prière.

Vous citez Victor Hugo, dans votre dernier numéro de la *Revue*, et reproduisez l'une de ses plus belles pages. Il dit: « Nous saluons ceux qui s'agenouillent » ; « Mettre l'Infini d'en bas avec l'Infini d'en Haut cela s'appelle prier » ; « Ils font bien ceux qui prient pour ceux qui ne prient pas. »

Mais Hugo est désavoué aujourd'hui. L'incrédulité le repousse, car il a trop prononcé le nom de Dieu, et il savait et prêchait que les peuples ont besoin de prier.

Il n'aurait pas eu le souci de la Vérité s'il n'avait pas écrit et dit cela sur tous les tons et de toutes les manières.

Nous avons, nous aussi, depuis quelque vingt ans, trop cédé à la pensée matérialiste et athée. Nous avons cru bien faire. Nous pensions que le phénomène brutal des manifestations physiques nous amènerait la foule, sortie des églises pour des peccadilles, et bien décidée à ne jamais faire entrer

dans l'ordre des préoccupations humaines les chimères bondieusardes et spirites.

Nous nous sommes trompés.

L'incrédule moderne est inconvertissable parce que son incrédulité est faite d'intérêts et de vices, et que l'objectif de sa vie ne sera jamais tourné du côté de vérités qui fortifient la conscience, en sont le support éternel, en même temps que la lumière vraie.

J'ai trente et quelques années d'apostolat spirite et je sais, par expérience, que le spiritisme ne peut attirer à lui l'homme que le fait spirite ne ramène pas de suite à l'idée religieuse, et particulièrement : à l'idée de Prière.

Vous aurez beau faire apparaître les morts, faire parler les tables, laisser les crayons des médiums écrire les révélations les plus étonnantes, si ceux qui assistent aux réunions, où se produisent ces nouveaux miracles, n'ont pas en vue d'en faire la base d'une transformation d'existence, ce que vous avez produit de merveilleux, d'extraordinaire est en pure perte, et vous et le monde des Esprits avez jeté « des perles aux pourceaux. »

Dans les réunions spirites où l'on prie, les choses sont différentes. L'impression ressentie reste efficace ; la conversion se fait dans l'esprit et le cœur; l'âme humaine s'améliore, les pleurs se sèchent, les deuils finissent, la bonté prend la place de l'aigreur ; pauvres et riches se rapprochent et, à nouveau, subissent un baptême chrétien, et s'appellent : « frères et sœurs. »

Ce sont ces réunions spirites, à caractère religieux, qu'il faut multiplier, et ne plus supporter une seule de ces réunions si la Prière, et le sérieux, ne sont dans les idées et les dispositions mentales des membres de nos groupes familiaux ou scientifiques ; car même en voulant faire de la science pure, en expérimentant le fait spirite, nous devons prier, nous mettre sous l'influx divin; créer, par la pensée, l'ambiance spirituelle aimée des purs esprits et recherchée par tout homme inquiet de la vie future, et aspirant, de toute son âme après le règne de paix et de justice que nous avons à préparer au ciel et sur la terre.

Les hommes dits « scientistes » ne trouveront pas leur compte dans mes observations, car ils demandent au fait spirite ce qu'il n'a pas pour objet de fournir. Ils veulent l'impossible. Opposés aux miracles, ils demandent plus que des miracles. Aussi sont-ils incapables de comprendre les lois de la vie spirituelle qu'a reçu pour mission de rappeler le spiritisme, non seulement en France, mais dans le monde entier. Avons-nous besoin d'ailleurs de rechercher les savants opposés à la Vérité? Sont-ils vraiment savants tous ces prétendus hommes de science ? Le vrai savant est celui qui s'incline devant la Vérité. Or, en matière de Prière la vérité est éclatante : elle guérit, elle console, elle fortifie, elle rend meilleur, elle met en vibration nos pensées et celles de nos morts, elle est l'esprit de Dieu qui souffle en nous, qui « sou-

pire » dit saint Paul. Heureux donc ceux qui prient. Ils mettent en eux un capital d'un ordre élevé, première richesse de l'âme, et source de tous les biens de la vie, même dans l'ordre matériel et social.

Les faits sont innombrables. Les annales des religions, les annales du spiritisme, sont remplies de preuves convaincantes. Il faut être bien peu philosophe et bien peu homme de bien pour combattre la Prière, douter de son efficacité et, par l'incrédulité, troubler l'âme pieuse en méprisant sa piété et ridiculisant la Prière. Une heure viendra où l'incrédule lui-même aura besoin de prier ; la douleur le prendra ; la vacuité des choses de la vie, telle qu'il l'a conçue, le saisira et, alors, quelle souffrance et quel trouble en son âme, pour ne point plutôt avoir compris la grande force qui vient de Dieu par la Prière, la méditation et la recherche de la vie parfaite.

J'ai dit que les faits en faveur de la Prière étaient innombrables. Je le dis parce que je le sais, car, tout philosophe que je suis, je n'ai pas honte de le dire : je suis de ceux qui prient, je prie sans cesse pour les morts et les vivants.

Votre correspondant, mon cher Paul, demande à ce que nos sœurs et frères spirites s'unissent d'intention à des jours et à des heures déterminés, afin de vaquer ensemble à la Prière pour si éloignés qu'ils soient les uns des autres. C'est une excellente idée ; il faut lui faire faire son chemin. Vous le voyez, j'y aide pour mon compte, mettant tous préjugés de côté et n'ayant en vue que le bien et la lutte contre l'irréligion et l'athéisme.

Ne croyez-vous pas qu'il serait bon que les heures et les jours choisis fassent ceux des chrétiens? Non pas que je veuille imposer la foi chrétienne, mais uniquement parce que notre propagande se fait plus particulièrement en pays chrétiens.

Il y aurait un avantage énorme, Dieu le voulant, à profiter du mouvement de pensées religieuses qui se mettent en mouvement le dimanche de 6 heures du matin à 6 heures du soir. Tous les spirites pourraient choisir ces heures nombreuses consacrées à la Prière pour diriger leurs pensées sur les ailes des oraisons sincères qui partent de l'âme humaine afin d'atteindre l'âme divine et de faire soupirer d'amour ces deux âmes dans une communion très sainte et dans un culte vraiment catholique, puisqu'il serait vraiment universel et n'aurait pour objet que le bien et le bonheur de l'homme, de sa famille et de sa patrie.

N'oublions jamais, mon cher Paul, que le spiritisme n'est pas *une* religion. Il ne peut être *une* religion parce qu'*une* religion est trop souvent une chose étroite.

Les religions et lui ont cependant une intimité très grande. C'est qu'il en touche le fond même de l'âme. Il est l'affirmation démontrée du lien qui rattache le ciel à la terre, le visible à l'invisible. Il est cela et rien de plus.

Mais en religion cela est tout, car si on riait de ce que nous affirmons, les religions deviendraient des néants, et c'est assez qu'elles ne soient trop souvent, par la faute de leurs prêtres, que des sépulcres blanchis.

Le spiritisme rappelle justement à ces prêtres l'oubli de leur sacerdoce et il les ramène, qu'ils le veuillent ou non, du côté des vérités foulées aux pieds, et des promesses faites au Christ, et toujours si mal tenues.

Lorsque je vais m'unir aux chrétiens dans leurs temples, ou leurs églises, je m'agenouille, et la première prière que je fais je la fais pour la conversion de leurs prêtres.

J'ajoute qu'au moment de mes prières, j'ai eu de bien surprenantes et consolantes visions. J'ai entendu aussi des voix d'une douceur parfaite. Elles m'ont dit ce que tous mes maîtres m'avaient dit déjà avant leur mort, et ainsi ma foi, quelquefois chancelante, a repris sa vigueur première; et ce que je vois dans les *Revues Spirites*, depuis deux ans, me prouve que ni moi ni mes amis n'avons perdu notre temps.

La semence a été laborieuse et douloureuse, mais la récolte paraît superbe; puisse-t-elle être notre récompense.

Elle sera celle aussi de votre père, dans la vie d'outre-tombe, car lui aussi a exercé le sacerdoce nouveau, et a semé le bon grain.

P. VERDAD-LESSARD.

L'ENTENTE SPIRITUALISTE UNIVERSELLE PAR LA PRIÈRE

Les Spirites et Spiritualistes, qui désirent s'unir par la prière, chaque jour et aux mêmes heures — le matin vers 8 heures, le soir vers 7 heures — n'auront qu'à consulter la dernière page de la présente Revue ; ils y trouveront chaque fois une pensée ou une prière spéciale à méditer et à adopter pour une période commençant le 15 d'un mois et finissant le 14 du mois suivant.

***

Du 15 janvier au 14 février.

Il sera facile de garder en mémoire, pour en appliquer le fond, la pensée suivante qui forme une des plus belles strophes de l'admirable *Prière pour tous* de Victor Hugo (*Feuilles d'automne*) :

« *Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière*
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père,

Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde ;
Donne à tous! donne aux morts! enfin, donne au Seigneur. »

AVIS

La Société d'Expérimentation psychique pour la vulgarisation des faits, 67, rue Saint-Jacques, Paris, organise tous les mardis de 3 heures à 5 heures à compter du mardi 11 janvier, un cours de spiritisme qui sera fait par le président de la Société, M. Chevreuil.

Ce cours sera suivi de quelques expériences avec des médiums.

Les séances du samedi seront exclusivement réservées aux Sociétaires.

Le Jeudi 20 Janvier, à 9 heures du soir, M. E. Philippe fera une conférence qui aura pour titre : *Possession Démoniaque de Nicole de Vervins en 1565*. Il sera fait aussi des expériences après la conférence.

Ce cours et cette conférence seront publics, il ne sera perçu pour toutes les personnes non sociétaires qu'un droit de 0 fr. 50 pour les frais de la salle.

Nous informons nos lecteurs que la Société d'Etudes Psychiques de Nice vient de reprendre la série de ses conférences qui ont lieu tous les 1er et 3e mercredis de chaque mois au Siège social « Bureau du Syndicat de la Côte d'Azur », avenue de la gare, n° 7.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN